

Libretto

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE BONNIE AND CLYDE

Racontée par la mère de Bonnie
et la sœur de Clyde

Édition établie par Jan Isbell Fortune

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par MAX ROTH

Introduction de
NELSON ALGREN

libretto

Introduction Copyright © 1968 by Nelson Algren.
© New American Library.
© BUCHET/CHASTEL, 1969.

ISBN : 978-2-36914-919-4

*Un jour, ils sombreront ensemble,
On les enterrera côte à côte.
Pour quelques-uns, du chagrin,
Pour la police, un immense soulagement,
Telle sera la mort de Bonnie et de Clyde.*

Lorsque Bonnie Parker écrivit ces paroles, elle et son amant n'avaient plus que quelques mois à vivre. Bonnie et Clyde furent abattus par les mitraillettes des policiers embusqués dans le fossé, le long de la route. Des chasseurs de souvenirs accoururent afin d'arracher, des corps déchiquetés, les vêtements imbibés de sang. Pendant les obsèques, des avions piquèrent sur les tombes ouvertes pour lâcher des guirlandes de fleurs.

Ainsi naquit la légende, la saga des amants maudits dont les crimes – attaques à main armée, enlèvements, meurtres – faisaient trembler l'Amérique des années 1930.

Ce récit fascinant, conté par deux proches parents des tueurs, contient également des extraits du Journal de Bonnie, leur correspondance pendant la détention de Clyde, jusqu'au jour où Bonnie organisa son évasion, ainsi que le célèbre poème de Bonnie *Sally-Suicide*.

INTRODUCTION

I. De quoi j'ai l'air, les gars, d'un vivant ou d'un mort ?

Il y avait le Nord, et il y avait le Sud. Mais pour les hommes des vallées boisées qui descendaient vers la mer, cela ne faisait aucune différence : « Qu'ils aillent tous au diable, ceux d'en haut comme ceux d'en bas », disaient-ils.

Propriétaires de leurs lopins de terre, ils s'étaient toujours refusés à employer des esclaves, tout comme ils s'étaient toujours refusés à s'échiner dans les champs d'autrui. À quoi bon, puisque le gibier abondait dans les forêts, le poisson dans les rivières. Chasseurs et pêcheurs plutôt que fermiers, ils étaient des va-nu-pieds pour les autres Blancs, des « pauvres types » pour les Noirs. Ne voulant ni exploiter le travail des autres ni laisser exploiter leur propre travail, ils ne se rendaient à la ville que rarement.

Assez souvent, cependant, pour s'apercevoir que la domination du patron sur les salariés, telle qu'elle avait existé dans les plantations, persistait entièrement dans les

nouvelles usines. Quand, enfin, la guerre éclata entre les aristocrates terriens du Sud et les industriels du Nord, ils cessèrent complètement de venir en ville. Fuyant cette civilisation déplaisante, ils s'enfoncèrent dans la forêt, toujours plus profondément, si bien que, peu à peu, se cacher devenait pour eux une habitude, un genre de vie.

Or, parmi les roses rouges que leurs femmes plantaient autour des cabanes, se glissait parfois une timide fleur blanche.

Ils n'y voyaient aucun signe. Pour eux, ce n'était qu'une fleur des bois parmi tant d'autres. Ils ignoraient que, depuis l'ère des dernières convulsions volcaniques, le terrain sur lequel se dressaient leurs maisons attendait une certaine semence.

Ignorance qu'ils allaient payer cher. L'un après l'autre, ils furent forcés d'accepter ce que les planteurs de coton daignaient leur offrir en échange de ce paradis de grands arbres et de torrents bondissants. Pris entre la cupidité féroce des industriels du Nord et celle, tout aussi insatiable, des seigneurs terriens du Sud, les rudes chasseurs durent s'en aller sur leurs chariots branlants, chargés du triste bric-à-brac d'une existence révolue.

Comme le chariot s'éloignait, traversant les bois où résonnaient en cadence les coups de hache assenés par des hommes qui vendaient leur travail, les exilés pouvaient se rendre compte qu'ils avaient tout perdu.

Encore ne pouvaient-ils mesurer la véritable étendue du désastre : c'étaient leurs fils qui allaient en avoir la révélation. Mais, déjà, l'ultime dégradation commençait. Indésirables dans l'agriculture du Sud, dédaignés par l'industrie du Nord, les coureurs des bois espéraient utiliser leurs seules connaissances – la chasse, la pêche – dans une autre région récemment colonisée. Sans se douter que, même là-bas, on n'avait déjà plus besoin d'eux. Quand les

premiers chariots s'apprêtèrent à traverser à gué le large lit du Missouri, les chasseurs dépossédés se trouvaient déjà ravalés, à leur insu, au niveau des vagabonds. Ne possédant aucun métier digne de ce nom, refusant toujours de travailler pour un patron, ce n'étaient plus que de pauvres hères, sans feu ni lieu, presque des hors-la-loi.

Sur le point de déboucher dans les grandes plaines de l'Ouest, le père se tournait peut-être vers son fils aîné.

– Tu ne pensais pas, je parie, que le monde fût si vaste.

– En effet, reconnaissait le garçon. Je l'ignorais. En revanche, je savais toujours ce que j'allais manger à midi.

Car l'homme pouvait vivre pour une femme, pour une foi religieuse, peut-être simplement pour ses chiens ; ou encore, pour une passion, une ambition, un espoir. Mais, une fois expulsé du pays des « buffles » – les grands bisons d'Amérique –, le chasseur ne retrouverait plus jamais le bonheur.

Dans l'Ouest, il ne s'agissait nullement de savoir si l'homme pouvait vivre en liberté, mais plutôt de savoir qui allait être son maître. Les problèmes soulevés par la mise en valeur de cette immense région étaient d'ordre économique et financier. Fallait-il fonder la monnaie sur l'or, ou sur l'argent-métal ? Tel secteur serait-il attribué à l'exploitation forestière ou à l'industrie minière ? Tel État serait-il gouverné par le pétrole, ou par les chemins de fer ?

Quand les hommes qui avaient mis la main sur l'or s'étaient emparés également de l'argent-métal et du cuivre, quand le bois et les voies ferrées étaient devenus autant d'empires, quand les gouverneurs décrétaient qu'on avait assez de mines, de puits de pétrole, de routes pour le moment, les chasseurs se retrouvaient, avec leurs chiens et leur vieille jument, dans de misérables cabanes, au fond des bois.

Tout cela par la faute d'une petite fleur blanche dont les graines s'enveloppaient de fibres. Irrémédiablement

déracinés, réduits à la famine, acculés à la violence. Surtout leurs fils qui, assez normalement, maudissaient « ceux d'en haut comme ceux d'en bas ».

Cette situation n'engendrait peut-être pas des instincts criminels, mais elle libérait certainement ceux qui existaient.

Rôdeurs, voleurs, bandits de grand chemin se recrutait généralement parmi ceux qui, ne sachant que chasser et ne trouvant plus de gibier à quatre pattes, en étaient arrivés à traquer des êtres humains.

*Ils sont venus au galop, un matin à l'aube,
Pour brûler le village de Lawrence, et non pour y rester,
Partout des fusils, des chevaux écumants,
Et cette brute de Quantrell, sur son grand étalon.
Ivres de poudre et d'alcool,
heureux de flanquer le feu aux maisons.*

Dans cette région qu'on appelait encore « la Frontière », l'ancien chasseur avait beau aller d'une ferme à l'autre, s'efforcer de suivre le boom du pétrole ou du blé, conduire des mules ou tailler des traverses de chemins de fer. Ce n'était jamais lui qui faisait fortune, qui se prélassait dans les fauteuils des wagons pullman. Ce n'était jamais son nom qui figurait dans les beaux contrats de fournitures pour le gouvernement. Si bien que, dans toutes les chansons célébrant les exploits des grands bandits du Sud-Ouest, on trouve le même sentiment de frustration :

*Comme je m'en vas à travers le monde,
Je vois des tas de types bizarres.
Certains vous dépouillent avec une carabine à six coups,
D'autres simplement avec leur porte-plume.*

Et, peu à peu, les petits convois de chariots roulant vers l'ouest se dispersaient. Peu à peu, on prenait l'habitude de se cacher pendant la journée pour s'enfuir la nuit, de fréquenter toutes sortes d'individus douteux, de se lier avec les souteneurs de Saint-Louis, ces gars à la coule qui devenaient riches grâce à leur cheptel.

Sans parler des Noirs. Il y en avait de deux sortes : les esclaves échappés qui essayaient de gagner le Nord ; et les fortes têtes qui fuyaient vers l'ouest.

John Henry était un bon nègre puisqu'il mourut le marteau à la main, s'étant gentiment tué au travail pour un chef d'équipe blanc. Jack Hardy était un joueur professionnel, mais cela ne faisait pas encore de lui un mauvais nègre ; il le devint seulement le jour où il abattit un Blanc, quelque part sur la ligne de la Virginie de l'Ouest.

Il y avait également Po Lazarus, le type même du bon nègre, bûcheron dans un camp de Louisiane, un de ces braves types qui acceptaient de s'échiner du lever jusqu'au coucher du soleil. Ce furent les vers dans l'infect ragoût de midi qui firent dévier Po Lazarus du droit chemin.

Brandissant deux revolvers d'un joli bleu acier, il sauta sur la table du réfectoire, puis la parcourut dans toute sa longueur, en prenant bien soin de mettre ses bottes crottées dans chaque assiette. Ensuite, histoire de dire adieu à son patron blanc, il attaqua le comptable et s'empara de la paie du personnel. Quand sa photo fut affichée dans tous les bureaux de poste – RECHERCHÉ MORT OU VIF –, il décolla l'un de ces avis et l'expédia à ses anciens camarades de travail, avec cette inscription : *De quoi j'ai l'air, les gars, d'un vivant ou d'un mort ?*

Le shérif m'a envoyé une babillarde :
« Viens me voir, mort ou vif. »
Puis, une autre, pour me dire
qu'il allait me nourrir, me vêtir.
Mort ou vif, vif ou mort,
C'est toujours aussi difficile de tenir le coup.
Faites excuse, m'sieur, mais je peux pas venir
Ni mort ni vif.
Faut que j'aïlle voir ma petite amie,
Mort ou vif, vif ou mort.

Personne ne sait exactement qui était Po Lazarus, pas plus qu'on ne sait exactement qui était Jésus-Christ. On sait seulement que, l'un comme l'autre, c'étaient des hommes pauvres qui défiaient l'autorité armée, qui furent trahis, arrêtés, et qui moururent suppliciés.

Du Christ à Jesse James, c'est la même trame naïve qui, à travers mille chansons, fait du bandit une espèce de sauveur. Comme dans ce poème chanté sur l'air de Jesse James le Bien-Aimé :

Quand le Christ est venu à la ville,
Les travailleurs les plus pauvres
l'ont suivi partout.
Il a averti le grand prêtre,
Il a averti le shérif,
c'était le même message :
« Prenez tout votre argent,
Et donnez-le aux pauvres. »
Alors, ils ont porté Jésus en tombe,
Les braves gens retenaient leur souffle
en apprenant la triste nouvelle,

*ils se demandaient comment Il avait pu mourir.
C'étaient les barons et les soldats
qui L'avaient cloué dans le ciel
qui avaient enterré le pauvre Jésus.*

Déjà, les fantômes des grands bandits franchissaient le continent nord-américain, d'est en ouest, jusqu'aux montagnes de la côte atlantique :

*Ses deux pistolets toujours chargés,
Il les gardait jour et nuit.
Il s'attaquait non aux pauvres,
Mais aux riches voyageurs.
Audacieux, gai, indomptable,
Le Jeune Brennan hantait les campagnes...*

Tout comme John Henry, Jack Hardy et Po Lazarus, le « Jeune Brennan » restait une ombre. Mais la grande aventure de la colonisation du Sud-Ouest conférait à ces ombres une réalité tangible. Les bandits devenaient des êtres en chair et en os. La geste de l'homme juste, héros dynamique, rusé, téméraire qui se moque des sbires pourtant innombrables de la justice officielle, cette geste immortelle, donc, allait entrer dans l'histoire avec la révolte et la fuite de Gregorio Cortez.

II. Tant de policiers montés pour capturer un seul Mexicain ?

En 1901, par une belle matinée d'été, le shérif Brack Morris, du comté de Karnes (Texas), se présentait avec deux adjoints à la petite ferme des frères Romaldo et Gregorio Cortez. Les frères parlaient à peine anglais. Suffisamment,

toutefois, pour comprendre qu'on les accusait d'avoir volé des chevaux. Or, dans le comté de Karnes, on était pour la justice expéditive : quand un Mexicain était soupçonné d'avoir volé un cheval, les autorités pendaient le premier Mexicain qui leur tombait sous la main.

En l'occurrence, les frères Cortez n'avaient commis qu'un seul crime : celui d'être mexicains. Gregorio déclara donc qu'il n'avait pas l'intention de se rendre.

Ce que l'un des adjoints traduisit par : « Je refuse de me laisser arrêter par un Blanc. » Sur quoi, le shérif Brack Morris tira son revolver, abattit Romaldo et tira sur Gregorio. Celui-ci riposta et tua Morris. Les adjoints prirent la fuite.

Le temps de revenir avec toute une troupe réunie en hâte, Gregorio avait emmené sa famille et son frère agonisant chez des amis sûrs.

Ainsi débuta une chasse à l'homme suffisamment dramatique pour fournir la trame de toutes les courses-poursuites qui allaient défrayer la chronique du Sud-Ouest. Dans les annales du Texas, on n'avait encore jamais vu un Mexicain recherché par la police qui n'eût pas galopé droit au sud, vers le Rio Grande, frontière entre les États-Unis et le Mexique. Gregorio Cortez, lui, prit la direction du nord, – et à pied ! Pendant que les rangers texans exploraient systématiquement la rive américaine du Rio Grande, Cortez déjeunait tranquillement dans la ville du shérif abattu.

On ignore les méthodes qu'employa Bob Glover, shérif du comté de Gonzales, pour interroger la femme et les enfants du fugitif. En tout cas, il apprit que Cortez se cachait chez un nommé Robledo.

Les hommes de Glover encerclèrent la maison de Robledo et donnèrent l'assaut, stimulés par leur chef qui, tel que Napoléon, dirigeait l'opération du haut de son

cheval. Cortez le tua d'une seule balle, puis, il s'échappa, pieds nus, et gagna les fourrés voisins.

Convaincus d'avoir affaire à toute une bande, les hommes de Glover continuèrent à tirer, ripostant à leur propre feu jusqu'à ce qu'il y eût, dans leurs rangs, un mort et plusieurs blessés, sans parler de la femme de Robledo et d'un enfant. Ils pendirent alors Incarnacio, le fils aîné de Robledo – un gamin de treize ans – et s'en allèrent fièrement. Une heure plus tard, Cortez revint chercher ses chaussures.

Au cours des deux journées précédentes, il avait parcouru quelque cent kilomètres. À présent, il emprunta une jument. Quand la bête s'effondra sous lui, littéralement morte d'épuisement, il prit la selle et continua à pied, toujours en direction du nord. Ce fut à ce moment-là qu'il commit enfin le crime dont on l'avait accusé : il vola un cheval. Faisant alors demi-tour, il prit la route de la frontière mexicaine. Les policiers retrouvèrent ses traces, leurs chiens donnèrent de la voix, et la presse en fit autant.

« Depuis la mort du shérif Glover, le sud-ouest du Texas fourmille de policiers lancés à la poursuite de l'assassin, gémissait le *San Antonio Express*. Jusqu'à présent, il a réussi à semer les meilleurs traqueurs du pays. Ses procédés sont particuliers. Il parcourt des distances considérables pendant la nuit, en prenant bien soin de ne jamais suivre les sentiers. Autant que possible, il se maintient dans les bois. Quand, d'aventure, on retrouve sa piste, on constate qu'elle conserve la même direction pendant plusieurs kilomètres, comme s'il était bien décidé de marcher dans telle direction. Puis, brusquement, la piste tourne en angle droit, un peu plus loin, elle revient en arrière. Une autre de ses ruses consiste à décrire un large cercle, puis à refaire ce même cercle dans le sens opposé, pour le couper ensuite et se terrer dans les hautes herbes. Ainsi, les traqueurs perdent des heures et des heures à retrouver ses traces. »

À présent, plusieurs trains chargés d'hommes, de chevaux et de chiens se promenaient à travers le Texas, en long et en large ; grâce au télégraphe et au téléphone, les convois restaient constamment en contact. Dès que Cortez était signalé quelque part, on expédiait sur les lieux, toujours par rail, une section avec des chevaux frais. Pour constater qu'une fois de plus le fugitif s'était évanoui dans la nature. Déjà, un *guitarrero* anonyme chantait dans les tavernes :

*Ils ont lâché les molosses,
Ils le suivent, de loin.
Mais essayez donc d'attraper Cortez.
Autant attraper une étoile.*

*Le shérif principal a dit,
presque en pleurant :*
« Cortez, remettez-nous vos armes,
Nous voulons vous prendre vivant. »

*Alors, Gregorio Cortez,
revolver au poing :*
« Faut donc tous ces policiers montés
pour prendre un seul Mexicain ? »

Maintenant, oyez, braves gens :
*en l'an mil neuf cent et un,
le vingt-deuxième jour de juin,
Cortez fut capturé.*

*Plutôt, il s'est rendu, ce matin-là,
de son plein gré :*
« Vous m'arrêtez parce que je veux bien,
Autrement, vous ne m'auriez jamais eu. »

En fait, les choses s'étaient passées autrement. Ce matin-là, Cortez avait pénétré dans un campement de bergers, près de la ville de Dolores, sur la rive nord du Rio Grande. Ayant fait la connaissance d'un nommé Henriqué, il lui confia ses revolvers pour les faire recharger. Imprudence surprenante de la part d'un homme dont la tête était mise à prix pour 1 000 dollars. Henriqué apporta les revolvers à un capitaine des *Texas Rangers*. Mais comme le versement de la prime dépendait non de la capture de Cortez mais de sa condamnation pour meurtre, cette trahison ne rapporta à Henriqué que 20 dollars.

L'arrestation du « bandit » fut le point de départ d'une incroyable farce judiciaire. Cortez fut transféré à Gonzales où, assez bizarrement, on l'inculpa du meurtre du policier tué dans la « bataille » de la ferme de Robledo ; pourtant, on savait parfaitement que cet homme avait été victime du tir mal ajusté de ses camarades. Mais l'animosité générale était telle que, sans l'opiniâtreté d'un juré adversaire de la peine de mort, il aurait été pendu haut et court. Il s'en tira (si l'on peut dire) avec cinquante ans de prison.

Dix jours plus tard, une foule déchaînée tenta de s'emparer de lui, dans sa cellule, pour le lyncher. Là encore, il ne dut son salut qu'au courage d'un seul homme, le shérif local. À ce moment-là, son frère Romaldo, grièvement blessé par le shérif Morris, avait déjà succombé.

L'année suivante, donc en 1902, la cour d'appel du Texas annula le jugement, innocentant ainsi Cortez du « meurtre » du policier. Ce qui n'améliora guère son sort car, entre-temps, le tribunal du comté de Karnes l'avait condamné à mort pour l'assassinat du shérif Morris.

Huit mois plus tard, la cour d'appel infirma ce jugement « pour cause de partialité ».

Nouvelle inculpation, à Pleasanton cette fois, pour le vol du cheval. Nouvelle condamnation à deux ans de prison et, de nouveau, annulation du jugement.

L'affaire du meurtre de Morris avait été renvoyée devant un autre tribunal, celui de Goliad. Le jury fut incapable de parvenir à un accord. Nouveau renvoi, à Corpus Christi, où le jury constata que Cortez avait tiré sur Morris en état de légitime défense puisque le shérif voulait procéder à une arrestation illégale.

Finalement, à Columbus, Cortez fut jugé pour le meurtre de Glover. Reconnu coupable, il écopa d'une condamnation à la détention perpétuelle. Le 1^{er} janvier 1905 – son calvaire judiciaire durait donc depuis trois ans et demi –, il arriva au pénitencier d'État de Huntsville.

Au bout de douze ans et neuf mois, on l'autorisa à se présenter devant la commission des recours en grâce, ce qui sous-entendait qu'on était prêt à le remettre en liberté. Fait inattendu, il eut devant la commission une attitude si récalcitrante qu'on lui accorda simplement sa libération conditionnelle.

– Il est certain que j'ai toujours regretté ces tristes événements, déclara-t-il. En revanche, je n'ai jamais éprouvé le besoin de me repentir. En effet, je n'ai jamais pu me résoudre à m'aplatir hypocritement pour solliciter ce qui m'était dû.

Trois ans plus tard, Gregorio Cortez mourut alors qu'il célébrait son mariage. Terrassé au cours de la cérémonie, à l'église, il avait quarante et un ans. S'il occupe toujours une place de choix parmi les grands bandits américains, c'est qu'il est de loin le moins coupable. Aucun autre n'a défendu avec autant de dignité le droit de vivre sa vie.

III. La chasse à l'éléphant facétieux.

Voici quelques années, une dame éléphant du nom de Raji s'échappait d'un cirque qui avait planté son chapiteau près de Lansing, dans le Michigan. Bête pacifique, Raji n'attaqua personne. Elle se contenta de quitter le terrain attribué au cirque pour aller flâner en lisière de la ville. Aussitôt, quatre mille personnes, hommes, femmes et enfants, armés de fusils, de baïonnettes rapportées d'Europe ou des Salomon, de râtaux, de planches, d'arcs et de flèches, de carabines à air comprimé, de battes de base-ball et de briques, entreprirent une odieuse chasse à la grosse bête.

Ils charcutèrent, hachèrent, étripèrent, lapidèrent, déchirèrent l'animal affolé tout au long des rues, jusqu'à ce que quelqu'un eût la décence de l'achever d'une balle dans le crâne.

Le lynchage de Raji ne fut guère plus dégradant, pour les habitants de Lansing, que la profanation des corps de Bonnie Parker et de Clyde Barrow par les habitants de Dallas.

Avant que les policiers ne fussent arrivés sur les lieux pour contenir la foule, de bons citoyens avaient déjà coupé les cheveux de Bonnie, déchiré en morceaux sa robe ensanglantée, vidé son sac à main. Un homme tentait de lui enlever ses bagues, un autre, penché sur le cadavre de Clyde, essayait de lui trancher une oreille quand l'intervention du médecin légiste rétablit un semblant d'ordre. Bonnie avait confié à sa mère, en guise de dernier désir, qu'elle aimerait qu'après sa mort son corps fût ramené à la maison. Il fallut y renoncer, à cause de la foule qui assiégeait l'établissement de pompes funèbres. Ces gens auraient attaqué le cercueil à la hache uniquement afin d'emporter

un éclat de bois, en manière de souvenir. Les vendeurs de limonade et de saucisses chaudes se frottaient les mains, ce jour-là, à Dallas.

Quant à la presse, elle continuait à vilipender les deux morts comme elle les avait vilipendés de leur vivant. Pourtant, Bonnie et Clyde avaient vécu en renards traqués plutôt qu'en êtres humains. Mais les journaux texans saluèrent leur mise à mort par un véritable concert d'applaudissements.

Fait significatif, Clyde Barrow avait commencé à détaier bien avant d'être pris en chasse : au volant de sa première voiture – un vieux cabriolet qui n'avait plus de capote –, il s'était sauvé uniquement pour obéir à son instinct qui lui commandait de se sauver. « C'est amusant de foncer, expliqua-t-il à sa sœur, ce jour-là. Et c'est tellement plus facile de filer. » Il s'était fait siffler par un policier. Au lieu de s'arrêter, il avait écrasé l'accélérateur. Ce fut le début d'une fuite qui ne devait prendre fin qu'à sa mort.

Il fuyait à pied ou en voiture ; il se cachait derrière les granges, il couchait dans les bois ; une fois, même, il s'enfuit sur un mulet.

Lorsqu'il voulait revoir sa famille, il passait en voiture devant la maison et lançait, dans le jardin, une bouteille de coca-cola contenant une feuille de papier qui indiquait l'heure et l'endroit du rendez-vous. S'il est exact qu'on peut mesurer la peur d'un individu par la violence de ses réactions quand il est acculé, alors, la peur qui hantait Clyde Barrow devait être un stimulant à la fois permanent et incoercible.

Il était né pour être en cavale. Et à partir d'un certain moment, il s'ingéniait même à organiser ce genre particulier de course-poursuite. Pauvre Bonnie !

On a dit de Clyde qu'il avait peur des femmes. Encore une de ces simplifications « freudiennes » auxquelles se complaisent certains intellectuels de salon, spécialisés dans les préfaces pour les livres consacrés à des personnes qu'ils n'ont pas connues. Pour ne citer qu'un exemple, voici un dénommé John Toland, préfacier d'un ramassis de conjectures intitulé *The Dillinger Days* (L'Ère de Dillinger) :

« Clyde Barrow était un garçon de vingt-trois ans, de taille moyenne. Il avait les oreilles décollées, le menton en galoche, les yeux noisette... et des tendances homosexuelles. »

En relisant cette phrase, on a l'impression que les oreilles décollées et le menton en galoche ont pour complément obligatoire ces fameuses tendances homosexuelles. D'où l'auteur tient-il cette dernière précision ? Mystère... d'autant que la mère de Clyde, pourtant bien placée pour connaître son comportement, ne s'est jamais aperçue de ces « tendances ».

Le même Mr Toland affirme également que Daniel Jones et Henry Methvyn, les chauffeurs de Clyde, avaient été engagés par ce dernier « non seulement pour participer aux attaques à main armée, mais également pour contribuer à satisfaire les aberrations sexuelles de Bonnie ». Là encore, on est tenté de demander : « Vous y étiez, mon vieux ? »

À moins que faire l'amour en voiture constitue une aberration ? Rien n'était plus courant, dans les années 1930 : si ce genre de sport se pratique beaucoup moins de nos jours, c'est uniquement parce que les routes sont congestionnées aujourd'hui, et aussi parce que, dans les motels, on accepte tout le monde.

Admettons même que, de temps à autre, à la faveur d'un arrêt, Bonnie fût partie dans les bois pour « rigoler » avec l'un des garçons. Et après ? Il ne s'ensuit nullement, comme l'insinue Mr Toland, que Clyde se fût embusqué

dans les fourrés pour assister à leurs ébats. Plus probablement, il devait être en train de dormir sur la banquette arrière, histoire de rattraper son retard de sommeil. Et si, à son réveil, il se retrouvait seul, s'il constatait que les « gosses » avaient emporté une couverture, en aurait-il fait un drame ? Sûrement pas : épuisé comme il devait l'être, cela l'aurait plutôt soulagé.

« À mes yeux, déclare la sœur de Clyde, Bonnie Parker était la femme idéale pour mon frère adoré. » Même si la sœur était aveuglée par l'affection qu'elle portait à son frère, il me semble qu'il faut accorder au couple Bonnie et Clyde au moins le bénéfice du doute.

En fait, c'est dans le mythe de la monstruosité, assidûment répandu par la presse à l'époque où le couple était pourchassé, que cet auteur puise sa thèse de la « perversité » des deux tourtereaux.

Mythe fondé en partie sur les affirmations fantaisistes dont Daniel Jones, l'un des « chauffeurs », émailla les vingt-deux pages de sa confession. D'après Jones, Clyde l'aurait souvent enchaîné à un arbre pour l'empêcher de s'enfuir : « Tant que j'étais avec eux, je n'ai cessé de craindre pour ma vie. »

Or, au moment où Jones faisait cette confession, il craignait réellement pour sa vie, puisqu'on venait de l'inculper du meurtre de Doyle Johnson, à Belton (Texas). On ne saurait reprocher à un gamin de se lancer dans un récit largement mensonger pour échapper à la chaise électrique. Même si, en toute probabilité, c'était lui, et non Clyde, qui avait commis ce meurtre. Après tout, Clyde n'était pas le seul de la bande à jouer du revolver ; Jones avait toujours participé au feu d'artifice.

Tout comme le second « gentil campagnard aux yeux bleus », pour citer encore une fois ce singulier préfacier que

fut Mr Toland. En effet, Henry Methvyn devait lui aussi échapper à la chaise électrique en confirmant les élucubrations de Jones. Il paraît difficile de croire que Clyde Barrow eût pu garder son revolver braqué jour et nuit sur la tête du conducteur de la voiture, alors que les policiers fédéraux, d'État et municipaux lui donnaient la chasse à travers l'ensemble du Sud-Ouest.

Il semble certain que ni l'un ni l'autre de ces « gentils campagnards » ne pêchaient par excès d'intelligence. Pas plus que Clyde Barrow lui-même. Quant à Bonnie, elle était incontestablement ce qu'on appelle une petite cervelle.

La passion totale qu'elle manifestait tout au long de leur dramatique aventure la vouait-elle à Clyde ou à elle-même ? En d'autres termes, était-ce par Clyde ou par elle-même qu'elle se sentait fascinée au point de payer cette expérience de sa vie ? Ses premiers rêves – devenir acrobate de cirque, actrice, ou encore cantatrice d'opéra – n'ont rien d'exceptionnel, de la part d'une fillette. Cependant, l'on peut se demander si ces ambitions sans espoir n'avaient pas reçu par la suite un semblant de satisfaction, du fait que Bonnie était devenue le point de mire des foules. N'agissait-elle pas, plutôt, dans l'intention de vivre un chapitre d'un roman, dans le genre *Confidences véridiques*, roman qui, inévitablement, allait se terminer par sa mort, aux côtés de son amant agonisant ?

Quoi qu'il en fût, le dévouement passionné était bien réel. Un dévouement affreux, terrifiant, une loyauté du temps jadis, telle qu'on n'en trouve plus guère aujourd'hui. Loyauté de Clyde, rampant à travers toute une escouade de policiers afin de retrouver Bonnie qui gisait, blessée, dans les bois ; loyauté de Jones qui, lui-même grièvement atteint, franchit la rivière, portant Bonnie sur le dos. Même les familles de Bonnie et de Clyde firent preuve d'une

loyauté sans défaut, acceptant à n'importe quelle heure de la nuit de recueillir le couple, malgré tous les risques que cela impliquait.

Massacrer le nom d'une personne qui ne peut se défendre est encore plus facile que de lapider un éléphant ahuri. Les journaux pouvaient s'en donner à cœur joie, présentant Bonnie et Clyde comme des monstres de cruauté. À ma connaissance, aucun journal, aucune revue, aucun livre consacré à ce couple hors série n'a tenu compte de ses débuts dans l'existence, ni du climat particulier de l'époque.

Or, leurs ascendants n'avaient jamais eu l'occasion d'accomplir des exploits poétiques pour défendre de gentes dames, sur un arrière-plan de glycines en tonnelle et de magnolias en fleur. Ils n'habitaient pas davantage de vastes demeures à colonnes blanches et surmontées d'un fronton grec. En guise de maisons, ils n'avaient que des cabanes en planches, des wagons réformés. Pourtant, ce n'était pas parmi les aristocrates du sud mais chez les miséreux des terres pelées que le mythe du galant chevalier persistait.

Chassé d'Angleterre par Cromwell, ce mythe avait trouvé un nouveau sanctuaire dans le sud des États-Unis où il allait s'épanouir surtout dans les plantations de coton et dans les sordides bourgades où la grand-rue n'était qu'une succession d'ornières, où les rares réverbères n'arrivaient guère à percer la nuit.

Mythe entretenu, pendant la guerre de Sécession, non par les chefs militaires du Sud ni par les hommes politiques, mais bien par les petits fermiers, les coureurs des bois, les colporteurs. C'est-à-dire les hommes dont l'acharnement, sur les champs de bataille, aurait pu faire croire qu'ils se battaient pour leurs palais, alors qu'en fait ils habitaient des masures. Qu'en fait, ils défendaient, ou du moins croyaient

défendre, leur honneur. Illusion qui, la guerre perdue, devait encore s'exprimer dans le refus de la défaite :

*Je ne suis qu'un vieux soldat rebelle,
et je ne serai que ça.
Quant à ces maudits Yankees,
je veux pas en entendre parler.
Je hais la bannière étoilée,
tachée du sang du Sud.
Je hais ces sales Yankees,
je voudrais bien les zigouiller tous.*

*Quatre ans de batailles,
blessé à Manassas,
affamé à Point Lookout
j'ai attrapé des rhumatismes
À force de ramper dans la neige.
Mais j'ai tué des tas de Yankees,
pas assez, hélas.
C'est trois cent mille Yankees
raides morts dans la poussière du Sud.
Eh oui, nous en avons eu trois cent mille
avant qu'ils nous écrasent.
Morts de nos fièvres du Sud
de notre acier, de nos balles.
Mais j'aurais préféré
qu'ils fussent trois millions.*

*Je peux plus prendre mon fusil
pour leur tirer dessus.
Mais c'est pas pour ça, quand même,
que je vais me mettre à les aimer.*

C'étaient ces coriaces jusqu'au-boutistes – dont certains n'étaient jamais montés à cheval avant la guerre – qui allaient former le noyau de la guérilla contre la nouvelle société. Donc, également, les premiers héros de la tradition que les frères James, Quantrill et Cole Younger devaient illustrer bien plus tard.

Tradition qui, peu à peu, allait connaître un déclin pénible. Pour avoir une idée de ce qu'elle était devenue aux alentours de 1930, il suffit d'imaginer le triste spectacle de Clyde Barrow cahotant à travers champs au volant d'une V8 Ford et l'abandonnant finalement pour essayer de s'enfuir à dos de mulet.

Qui étaient-ils donc, ces amants criminels ? Des hors-la-loi, des asociaux, produits typiques du pays du coton, enfants sauvages d'une région qui avait cessé d'être sauvage, ils avaient atteint l'âge adulte à une époque particulièrement impitoyable. Bien sûr, en acceptant de s'échiner, de s'abrutir dans les plantations de coton, Clyde aurait pu vivre vieux, tout comme Bonnie aurait pu végéter, femme d'un pauvre métayer ou prostituée de bas étage, pour mourir usée jusqu'à la trame. Comme ils ne voulaient pas de cette existence, ils préférèrent d'emblée vivre en êtres traqués et, une fois engagés dans cette voie, ils ne purent que continuer à fuir.

En tant que desperado, Clyde Barrow n'eut jamais l'envergure d'un John Dillinger. Pourtant, lorsque Dillinger fut abattu, personne ne mit sa mort en doute. Alors que le mythe d'invincibilité qui s'était formé autour de Bonnie et de Clyde devait leur survivre. En dehors de Jesse James, le « Bandit Bien-Aimé », ils sont les seuls hors-la-loi américains dont le nom s'entoure d'une auréole surnaturelle.

Quand Buck Barrow, le frère de Clyde, agonisait à l'hôpital de King's Daughters, à Perry (Texas), dans une chambre étroitement surveillée, on aurait pu se croire à l'intérieur d'une forteresse. Des policiers armés jusqu'aux dents patrouillaient dans les couloirs de l'hôpital, un véritable cordon encerclait les bâtiments et en verrouillait les accès.

Pendant ce temps, Bonnie et Clyde, à moitié fous de douleur – chacun avait reçu plusieurs balles –, se terraient dans un fossé, à des kilomètres de là.

Pourtant, à Perry, tout le monde – infirmières, médecins, policiers et jusqu'aux habitants – était persuadé qu'ils n'allaient pas tarder à arriver, qu'ils forceraient l'entrée mitrailleuse au poing, qu'ils s'ouvriraient un passage jusqu'à la chambre de Buck et qu'ils réussiraient à l'enlever.

Bonnie, elle, savait depuis des mois que l'aventure se terminerait autrement. À telle enseigne qu'elle termina l'un de ses poèmes naïfs par ces vers :

*Un jour, ils sombreront ensemble,
On les enterrera côte à côte.
Pour quelques-uns, du chagrin,
Pour la police, un immense soulagement,
Telle sera la mort de Bonnie et de Clyde.*

Nelson Algren

PRÉFACE

Certains lecteurs hésiteront à ouvrir ce livre, s'attendant à y trouver l'apologie de Bonnie Parker et de Clyde Barrow, victimes plutôt que coupables. Que ces lecteurs prudents se rassurent : ils ne trouveront rien de tel, dans ces pages. À notre sens, l'histoire de Bonnie et de Clyde constitue le réquisitoire le plus impitoyable que notre époque ait prononcé contre le crime.

Aucun passage de ce récit ne risque d'entraîner une personne normale sur la mauvaise pente. Les deux années que Bonnie et Clyde passèrent à fuir, encore et toujours, pourchassés par tous les policiers du Sud-Ouest, furent certainement le calvaire le plus horrible qu'un jeune couple eût jamais connu. Ils étaient constamment forcés de se sauver ; ils vivaient d'expédients, au jour le jour ; ils ne parvenaient jamais à être heureux, à se sentir en sécurité ; ils ne possédaient pas de foyer, ils étaient presque toujours à court d'argent.

Pas une seule fois, ils n'éprouvaient une joie, une émotion qui eussent compensé l'enfer perpétuel que

fut leur existence. En fin de compte, ils n'avaient que leur amour et, de temps à autre, la possibilité de revoir les leurs, et encore en cachette. Depuis le premier jour de la grande poursuite, ils auraient certainement donné cher, à n'importe quel moment, pour pouvoir changer de place avec le couple le plus humble, le plus pauvre du monde, afin de connaître la paix et un bonheur même modeste.

Ils ne faisaient confiance qu'à quelques rares personnes, et comme toujours dans ces cas-là cette confiance fut finalement trahie, par un homme qu'ils considéraient justement comme un ami. À vrai dire, il fallait s'y attendre : Jesse James comme Cole Younger, Pancho Villa, John Dillinger et Kelly-la-Mitrailleuse ont été trahis, eux aussi. Il en sera toujours ainsi pour tous ceux qui tuent, qui volent, qui rançonnent les honnêtes gens.

Toutefois, Bonnie et Clyde possédaient au moins un bien qu'on aurait vainement cherché chez ces fameux bandits : l'amour qui les liait, pour le meilleur et surtout pour le pire, et qui devait durer, littéralement, jusqu'à la tombe. Amour d'une sincérité, d'une intensité totales, suffisamment exceptionnel pour les distinguer des autres hors-la-loi, mais insuffisant pour les sauver. Quant à leur histoire, nous la reproduisons ici telle qu'elle nous fut contée, par des témoins que nous croyons dignes de foi. Les contradictions qui pourraient éventuellement y apparaître ne sauraient donc être imputées à nous qui avons simplement transcrit, fidèlement, le récit de ces témoins, en nous contentant de substituer parfois un nom fictif à celui d'une personne réelle, et cela pour des raisons évidentes.

Voici donc l'aventure à la fois passionnante et fiévreuse de deux adolescents incapables de s'adapter à notre société. Aventure qui montre que « le crime ne paie pas », que le pécheur doit expier par la mort.

NELL¹ PRÉSENTE CLYDE

D'innombrables articles ont été consacrés à Clyde Barrow et à Bonnie Parker, amants maudits qui furent abattus par les policiers, près d'Arcadia (Louisiane), le 23 mai 1934. Dans le monde entier, la presse tenait le public au courant des crimes qu'ils commettaient, et même de ceux qu'on leur attribuait. Les journalistes noircissaient des monceaux de papier pour relater leurs moindres faits et gestes – les vêtements qu'affectionnait Clyde, sa façon de conduire, sa nature impitoyable, son audace, et aussi, bien sûr, les cheveux blonds de Bonnie, ses ongles de pied laqués de rouge, sa passion des cigares, son mépris total de la loi et des autorités.

Pourtant, l'histoire du véritable Clyde, de la vraie Bonnie reste encore à écrire. Jusqu'à présent, aucun de ces récits ne les a montrés tels qu'ils furent en réalité ; aucun journaliste n'a encore cherché à explorer leur caractère ni même leur milieu. C'étaient des monstres, des bandits, coupables

1. Mrs Nell Barrow-Cowan, sœur de Clyde.

des crimes les plus ignobles – la presse le clamait, la justice l'affirmait. Sans aucun doute, l'une comme l'autre avaient incontestablement raison.

Pourtant, il existe une manière de voir quelque peu différente, un autre angle que seuls nous qui les aimions et qui souffrions avec eux pouvions discerner. Au cours des deux années pendant lesquelles le couple était pourchassé par la police, nous, leurs proches, étions évidemment forcés d'observer la plus grande discrétion, surtout vis-à-vis des journalistes. Nous n'osions parler. Et quand le destin les eut rattrapés, nous n'avions plus envie de parler. De toute manière, cela n'aurait servi à rien. En effet, la curiosité morbide des gens qui forcèrent l'entrée de l'établissement des pompes funèbres afin de voir les corps criblés de balles réclamait uniquement des détails horribles ou croustillants. Il est vrai que ces détails-là abondaient.

À présent, cette agitation hystérique s'est quelque peu apaisée, et les familles Barrow et Parker libérées du poids odieux de l'attente de l'irréremédiable dénouement – une attente de deux ans – recommencent à mener une existence à peu près normale. Je puis donc enfin abandonner le silence que je m'étais imposé. D'autant qu'à mon sens je dois à mon frère et à la femme qu'il aimait de révéler au public leur image telle que je l'ai connue.

Non pour leur chercher des circonstances atténuantes, car il est certainement impossible de leur en trouver. J'essaierai simplement de les montrer en tant qu'êtres humains, orientés par toutes sortes de circonstances dans une voie sans retour. Des êtres qui, aussi étrange que cela puisse paraître, avaient leurs propres lois, leur propre sens de la loyauté, leur amour à eux, qui vécurent et moururent en s'y conformant – je dirais presque à cause de ces lois, de

cette loyauté et de cet amour. Cela dit, à moi de raconter leur histoire, et à vous de juger.

De tous mes souvenirs d'enfance, celui qui est resté le plus vivace a trait à Clyde, mon petit frère. Nous étions une famille nombreuse – huit enfants –, et Clyde était le troisième, en commençant par le plus jeune. Avant lui, il y avait moi, et avant moi, mon frère Buck. Clyde, lui, était né le 24 mars 1909.

Je me souviens moins bien de mes frères et sœurs plus âgés, du fait que la différence d'âge était considérable. Quant aux plus petits, Clyde et moi n'avions guère de relations prolongées avec eux, car nous dûmes quitter très jeunes la maison pour aller vivre chez un oncle.

Nous habitions une ferme, à Teleco (Texas) – nos parents étaient de petits métayers qui mangeaient rarement à leur faim, qui avaient à peine de quoi se vêtir, qui ne pouvaient pour ainsi dire jamais s'offrir la moindre distraction. Mon père, un homme taciturne sans aucune instruction – il ne savait ni lire ni écrire –, travaillait dans les champs du matin au soir, si bien qu'il rentrait à la maison épuisé et abruti de fatigue. Obtus, résigné, il s'échinait ainsi année après année, sans parvenir à améliorer sa condition. Quant à ma mère, affligée d'une progéniture aussi nombreuse, elle était complètement absorbée par la succession toujours renouvelée des corvées ménagères. Nous n'étions certainement pas ce qu'on appelle une famille heureuse. Pour autant que je me souviens, je n'ai connu de bons moments, au cours de mon enfance, qu'avec Clyde.

Il vint au monde alors que j'avais cinq ans. Je l'aimai passionnément dès l'instant où ma mère me permit de m'asseoir à côté du grand lit, dans le fauteuil défoncé en cuir brut, et de prendre le bébé dans mes bras. Mes parents décidèrent de l'appeler Clyde Chestnut (Noisette). Je n'ai

jamais su pourquoi les journaux s'obstinaient à l'appeler Clyde Champion : son second prénom était bien Chestnut, et à mesure qu'il grandissait ce choix se justifiait, car ses cheveux prenaient une jolie couleur noisette. À sa naissance, il était d'un blond filasse, il avait les yeux marron foncé et les joues roses. Même tout petit, il riait constamment. J'aimais le tenir sur mes genoux pour le serrer. Je l'aimais tant que j'avais l'impression de ne pouvoir le serrer assez fort. Chaque jour, je le serrais davantage, et il criait de plaisir, agitant ses petites jambes.

Puis, un matin, alors que Clyde avait peut-être six mois, le jeu faillit tourner au drame. J'eus une nouvelle crise d'affection et, pendant que ma mère était occupée ailleurs, je pris Clyde dans mes bras pour le serrer de toutes mes forces. Mais au lieu de pousser ses habituels exclamations de joie, il émit un vague gargouillement. Ses lèvres se violacèrent, et quand je le posai par terre, il s'affala sur le dos pour rester là, immobile et flasque. J'eus beau le secouer, le frotter, impossible de le ranimer. Prise de panique, je me mis à hurler. Ma mère arriva en courant, souleva le corps prostré et se précipita dehors.

Nous habitons à cinq kilomètres de la ville, et même la maison la plus proche se trouvait à près d'un kilomètre, au sommet d'une colline. C'était chez ce voisin que ma mère allait chercher de l'aide. Terrorisée, je courais à côté d'elle, m'accrochant à ses jupes. À vrai dire, je tremblais non pas pour le bébé, mais pour moi-même : j'étais persuadée que, dès que maman en aurait le temps, elle me flanquerait la fessée de ma vie. Aujourd'hui encore, je me rappelle cette course folle. Tout en peinant sur la pente, je ne cessais de hurler : « J'ai pas fait exprès, maman, j'ai pas fait exprès ! »

En fin de compte, je ne devais jamais recevoir cette fessée, et pour cause : Clyde ne sortit de son état comateux

qu'au bout de trois heures, et il ne retrouva l'usage normal de ses membres qu'au bout de trois jours. À ce moment-là, maman était passée par de telles transes que la punition de la coupable était bien la dernière chose à laquelle elle eût songé.

D'ailleurs, lorsque je rassemble mes souvenirs, je constate que, de toute mon enfance, je n'ai pas reçu une seule fessée. Mes frères non plus, du reste, quoi que tout le monde en eût bien eu besoin. Maman était passablement coléreuse, papa aussi, et pourtant ils ne nous frappaient jamais. Peut-être quelques bonnes corrections auraient-elles permis de dresser Clyde et Buck, peut-être ne les auraient-elles nullement empêchés de devenir des dévoyés. Comment savoir, après tant d'années, alors que tout est consommé.

À partir du jour où je faillis tuer Clyde, il y eut entre nous un lien particulier, tellement solide que ni l'usure des années ni l'adversité et le chagrin ne devaient parvenir à l'entamer. Malgré la différence d'âge, nous étions constamment ensemble, partageant nos joies et nos peines, nos rêves et nos espoirs. Encore une fois je faillis le tuer alors qu'il avait quatre ans, mais il ne m'en fit jamais le reproche.

Ce jour-là, je m'étais sauvée avec mes deux cousins pour aller nager dans la rivière. Bien entendu, Clyde nous avait suivis. Absorbés par nos propres jeux, nous ne pensions guère à le surveiller. Soudain, des coups frénétiques sur l'eau nous firent sursauter, et nous nous retournâmes, juste à temps pour le voir couler à pic. Nous nous précipitâmes à son secours, mais quand nous l'eûmes repêché et allongé sur la berge il avait déjà perdu connaissance. Bien que ne connaissant rien aux méthodes de réanimation moderne, nous eûmes quand même l'intelligence de rouler le corps sur un lit de feuilles mortes, de lui soulever et lui abaisser

les bras. Quand, enfin, il fut revenu à lui, nous tîmes un solennel conseil de guerre pour décider, d'un commun accord, que cette « noyade » resterait entre nous. Très sport, Clyde lui-même promit lui aussi de garder le secret. Nous sentions que nous n'avions pas intérêt à en parler à nos parents.

Dès l'âge de six ans, Clyde savait ce qu'il ferait dans la vie : il serait un héros, comme William S. Hart, à l'époque le plus connu des chevaliers séducteurs qui sévissaient sur l'écran. Nous économisions cent par cent, puis, quand nous avions assez d'argent pour nous offrir le cinéma, nous faisons, à pied, les cinq kilomètres jusqu'à la ville. Parfois, lorsque le film nous plaisait encore plus que d'habitude, nous restions pour le revoir une seconde et même une troisième fois, pendant que nos parents et les voisins nous cherchaient dans les bois environnants.

Aussi loin que je puis me rappeler, Clyde avait la passion des armes. Enchanté quand on lui offrait un revolver en fer-blanc, il se contentait tout aussi bien d'un bâton en guise de fusil. Il n'avait jamais peur de rien, même quand il n'était encore qu'un bébé. Il avait à peine cinq ans quand, un jour, il disparut juste avant le déjeuner. Nous le cherchâmes partout – sous les lits, sous la maison (construite sur pilotis), dans l'étable et dans la grange. Nous alertâmes les voisins, nous drainâmes le puits, nous fouillâmes la rivière. À mesure que l'après-midi s'écoulait, maman s'affolait ; même notre père, revenu des champs pour se joindre à la battue, avait pour une fois perdu son calme. Il y avait de quoi : un gosse de cinq ans perdu dans la nature – il pouvait être n'importe où, il pouvait être blessé, mourant, mort ! Tout en courant derrière les hommes qui fouillaient la campagne, je ne cessais de pleurer. Pourtant, ce

jour-là, j'avais la conscience tranquille : quoi qu'il fût arrivé à Clyde, je n'y étais pour rien.

La nuit était presque tombée quand un chariot s'arrêta devant la maison. L'aventureux haut-comme-trois-pommes qui en descendit avait l'assurance imperturbable du grand voyageur. S'adressant à sa famille en pleurs, il déclara, avec un geste dédaigneux : « Y a pas de quoi sangloter. Un type m'a fait cadeau de 10 cents, alors, pour les dépenser, fallait bien que j'aïlle en ville, non ? » Même cette escapade ne lui valut pas la fessée qu'il aurait méritée. Nous étions bien trop soulagés de le revoir sain et sauf.

Quoique de cinq ans mon cadet, c'était toujours Clyde qui tenait le premier rôle dans nos jeux. Tantôt Jesse James, tantôt Buffalo Bill ou encore William S. Hart, il jouait du revolver et, l'arme à la hanche, abattait avec une précision meurtrière ses adversaires, traîtres ou Peaux-Rouges qui, docilement, allaient mordre la poussière. À moi de jouer les traîtres et les Peaux-Rouges. Parfois, nous nous disputions furieusement parce qu'il ne me permettait jamais d'être Jesse James. Régulièrement, je finissais par m'incliner : ou bien, c'était Clyde qui commandait, ou bien, je n'avais qu'à jouer seule. Et comme je m'ennuyais sans lui, je continuais à tenir les emplois de traître ou de Peau-Rouge.

De temps en temps, Clyde jouait également à un autre jeu : l'école buissonnière. Là encore, je jouais avec lui. Nous n'aimions l'école ni l'un ni l'autre ; toutefois, tant que Clyde n'avait pas atteint l'âge scolaire, j'y allais parce que je pensais qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ce fut lui qui eut l'idée de « laisser tomber tout ça ». Souvent, nous partions à l'heure normale, emportant notre déjeuner pour nous esquiver dans les bois. Nous construisions des châteaux de sable dont nous garnissions les toits avec des épis de maïs – figurant les Indiens –, puis, avec nos

armes imaginaires, nous liquidions sans merci ces « lâches ennemis ». Je ne pense pas qu'à l'époque l'école fût déjà obligatoire au Texas, en tout cas elle ne l'était certainement pas dans notre coin. Pas une seule fois, l'instituteur ne signalait notre absence à nos parents. Probablement, il était bien content d'avoir deux chenapans de moins dans sa classe.

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, les distractions étaient rares, sauf celles que nous arrivions à créer nous-mêmes. Par bonheur, Clyde avait beaucoup d'imagination. Il trouvait toujours quelque chose de distrayant. Ainsi, il s'amusait à monter les veaux dans le pré, et à les faire galoper jusqu'au moment où les pauvres bêtes ne tenaient plus sur leurs pattes. Tant qu'il s'attaquait seulement aux veaux, maman ne disait rien, mais le jour où il fit subir le même traitement à notre meilleure vache laitière, elle se fâcha. Et quand, un peu plus tard, il lâcha les cochons à l'engrais pour les enfourcher à leur tour, elle éclata pour de bon.

Bien que les disputes fussent fréquentes à la maison, nous formions une famille très unie. Malgré nos querelles et nos bagarres, nous serrions les rangs dès la moindre menace venant d'un tiers – créancier, voisin, instituteur –, toujours prêts à faire front contre n'importe quoi et n'importe qui. C'était notre manière de concevoir l'existence, dès notre plus jeune âge. Chacun portait aux autres une affection solide ; toutefois, ce sentiment comportait des nuances. Ainsi, c'était maman et moi que Clyde aimait le plus. L'amour passionné qu'il vouait à notre mère, même dans la frénésie désespérée des derniers jours, devait d'ailleurs fournir à la presse ample matière à copie. À telle enseigne qu'un jour les policiers vinrent chercher maman pour l'emmener je ne sais où, en tout cas loin de Dallas, en

veillant à ce que les journaux fussent prévenus de manière à pouvoir annoncer la nouvelle avec un maximum de publicité. Tout cela uniquement pour inciter Clyde à revenir. En effet, il avait déclaré que, si jamais on s'en prenait à maman, il arriverait pour massacrer tous les flics de la ville. Mais Clyde éventa la ruse et, dès le lendemain, les policiers ramenèrent maman à la maison.

Quant à Buck, il était certainement moins entreprenant que Clyde. Ce qui ne devait jamais empêcher les deux garçons d'enfourcher tous les chevaux sauvages qu'ils pouvaient trouver, de faire toutes les bêtises possibles et imaginables. D'esprit plutôt lent, facile à vivre, Buck n'aimait pas le travail ; fait curieux étant donné les événements ultérieurs, il ne s'intéressait nullement aux armes à feu. Sa grande passion, c'étaient les combats de coqs : il essayait constamment de dresser les coquelets de notre ferme. Parfois, lorsque nos bêtes se montraient trop récalcitrantes, il n'hésitait pas de voler deux ou trois bons combattants dans les fermes environnantes. C'est là, je suppose, l'origine de la version selon laquelle la carrière criminelle de Clyde aurait débuté par des vols de poulets. En fait, il suffit de consulter le dossier de la police locale pour constater que Clyde n'a jamais volé un seul poulet.

Aujourd'hui, je me rends compte à quel point nous vivions alors dans la misère. La maison était petite, en tout trois ou quatre pièces. La plupart d'entre nous couchaient à même le plancher. Dès leur plus jeune âge, les enfants devaient fournir leur part de travail, que ce fût à la cueillette du coton ou à la récolte du maïs. À vrai dire, nous trouvions cela assez normal, puisque dans toute la région c'était pareil : nous ne pouvions même pas imaginer qu'ailleurs les gosses pussent connaître une vie moins pénible. Je me souviens que, déjà à cette époque-là, Clyde était

très soupe au lait ; il lui arrivait de piquer de véritables crises de colère. Il disait alors n'importe quoi, même les choses les plus horribles. Puis, il se calmait et, honteux de s'être emporté, faisait l'impossible pour se racheter et pour rétablir une atmosphère de bonne humeur générale.

Il avait six ans – j'en avais donc onze – quand nous partîmes pour la première fois chez l'un de nos oncles paternels qui habitait une ferme près de Corsicana. Or, cet oncle nous aimait au point d'en être gâteux. Nous nous plaisions beaucoup chez lui, d'autant qu'il avait des enfants de notre âge. Mais, surtout, il estimait inutile d'envoyer les gosses à l'école, du moment qu'ils n'en avaient pas envie. Si bien que nous travaillions un peu à la ferme, que nous partions parfois à la chasse et que nous pouvions jouer tant que nous voulions. Par la suite, nous devions faire de nombreux séjours chez cet oncle, généralement pour trois mois. Puis, il fallait rentrer chez nos parents, mais jamais pour bien longtemps : à la première occasion, nous retournions à Corsicana, nous retrouvions notre belle liberté. Il en fut ainsi pendant trois ans – une aubaine pour Clyde et pour moi, mais aussi un retard déplorable dans nos études.

Au bout de ces trois années, nos parents nous envoyèrent chez un autre oncle qui exploitait un ranch dans la région de Mabank (Texas). Il nous inscrivit aussitôt à l'école la plus proche. En effet, cet oncle-là attachait une importance considérable à des questions aussi insignifiantes que l'orthographe et le calcul. Par bonheur, il nous permettait quand même, après l'école, de monter à cheval pour rassembler le bétail ; nous étions enchantés de pouvoir jouer aux cow-boys.

Ce fut à ce ranch que je commis mon premier et seul délit : avec l'aide de Clyde, je volai des saucisses. Je dois dire que nous n'éprouvions aucun remords, et pour

cause : notre tante était d'une radinerie peu ordinaire. En automne, lorsqu'on tuait le cochon – en l'occurrence, plusieurs cochons –, elle fumait les meilleurs morceaux, elle confectionnait des kilos et des kilos de saucisses qu'elle conservait dans la graisse. Or, nous n'arrivions jamais à voir – et encore moins à manger – les bons morceaux, sauf aux grandes occasions qui, évidemment, étaient rares. En revanche, trois fois par jour et pendant un grand mois, la tante nous servait des saucisses réchauffées ; jusqu'au jour où Clyde décréta qu'il ne mangerait pas une saucisse de plus, quitte à mourir de faim. Nous décidâmes de recourir à des mesures énergiques. Comme le ranch fourmillait de chiens de chasse, de garde et même de chiens sans emploi bien défini, nous attirâmes tous les cabots derrière le fumoir et leur donnâmes des saucisses, toujours et encore, jusqu'à ce qu'ils en fussent bourrés à éclater, au point de ne plus pouvoir marcher. Malheureusement, ce fut insuffisant pour liquider toutes les réserves : les capacités d'absorption du chien le plus affamé ont des limites. Si bien que nous devons continuer à manger des saucisses jusqu'à notre départ chez un troisième oncle, du côté de Kerens. En fait, ces maudites saucisses étaient l'une des raisons de notre départ.

L'oncle de Kerens était bien décidé de tirer de nous tout ce qu'il pouvait. Très sévère, il nous obligeait à trimer dur. Nous devons nous lever bien avant l'aube pour aider dans les champs ou avec les bêtes. Plus d'une fois, Clyde se plaignit amèrement : forcé de sortir alors que la rosée n'avait pas encore eu le temps de sécher, il était littéralement trempé bien avant le lever du soleil. Par bonheur, notre séjour à Kerens fut bref.

En 1922, nos parents abandonnèrent la ferme pour s'installer à Dallas. J'avais alors dix-sept ans, Clyde en avait

douze, et nous décidâmes de vivre également à Dallas. Ayant trouvé un emploi, j'allai habiter dans le centre de la ville, avec une amie. Clyde me quitta – ce fut notre première séparation, depuis sa naissance – pour vivre chez nos parents, à Dallas-Ouest. Au cours des quatre années suivantes, il allait à l'école. À seize ans, il quitta définitivement la Cedar Valley School pour gagner sa vie. Changeant fréquemment d'emploi, il travailla pour plusieurs entreprises – notamment pour la Western Union où il fut facteur-télégraphiste pendant six mois –, pour trouver finalement une place chez Proctor & Gamble.

L'un de ses premiers achats fut une voiture – un cabriolet d'un modèle déjà ancien, privé de la plupart de ses accessoires, qu'il paya 50 dollars. Il en était extrêmement fier, et le simple fait de se promener au volant de son tacot lui donnait une satisfaction presque physique. Ce fut vers ce moment-là que je me mariaï. Dès que nous nous fûmes installés, mon mari et moi, dans une petite maison de Pear Street (Dallas-Sud), Clyde arriva, gara le cabriolet devant la porte et déclara qu'il allait habiter avec nous.

Je fus enchantée, car mon mari, musicien dans un orchestre, était souvent obligé de voyager. Je me sentais donc bien seule. Clyde était pour moi le compagnon idéal, si bien que, du jour au lendemain, mon existence redevenait fort agréable. Nous nous entendions à la perfection, nous étions les meilleurs camarades du monde. Clyde était devenu beau garçon, il plaisantait constamment, il savait me faire rire. Nous nous amusions de tout et de rien, comme des gosses.

Il avait toujours aimé la musique. Tout enfant, alors que nous vivions encore chez nos parents, il chantait en s'accompagnant à la guimbarde, petit instrument primitif dont on tire des sons en faisant vibrer une languette d'acier.

Je me souviens qu'à l'âge de onze ans il était parti, pendant le grand boom du pétrole, pour Mexia, afin de travailler comme gardien de nuit dans les puits d'extraction. Comme les soirées étaient longues, il se distrait en chantant et en jouant pour les ouvriers, et ces hommes rudes et même grossiers, recrutés souvent parmi les éléments douteux de la région, lui lançaient volontiers quelques piécettes. Quand il vint habiter chez nous, il n'avait toujours pas renoncé à devenir musicien. Voyant que mon mari possédait un saxophone, il se mit en tête d'étudier cet instrument. Des semaines durant, toute la rue allait « profiter » de ses exercices – en fait, des couacs tellement horribles qu'aujourd'hui encore je me demande comment les voisins purent résister à la tentation d'appeler la police. J'avais beau lui en faire la remarque, Clyde aimait le saxophone et continuait à le martyriser.

Jusqu'au jour où je lui annonçai fièrement qu'une amie m'avait appris à jouer de l'ukulélé. C'était alors l'instrument à la mode, et tout le monde en jouait ou, du moins, essayait d'en jouer. Dès que j'eus affirmé que j'étais une « ukuléléliste » accomplie, le visage de Clyde s'illumina.

– Du moment que tu y es arrivée, je peux y arriver, moi aussi, déclara-t-il, souriant d'une oreille à l'autre. Tout ce qu'il nous faut, c'est l'uku. On va en acheter un tout de suite.

Je savais que l'instrument coûtait 1,98 dollars. Or, à nous deux, nous possédions exactement 1,50 dollar. Nous nous mîmes à passer la maison au peigne fin, dans l'espoir de découvrir quelques piécettes oubliées. Les recherches furent longues, mais nous finîmes par réunir les 48 cents qui nous manquaient. Pas un de plus, hélas, ce qui signifiait que nous n'avions pas l'argent pour prendre le bus. Clyde n'allait pas se laisser arrêter par un détail aussi infime. Il

partit à pied – de la maison jusqu’au centre de la ville, le trajet aller et retour représentait quelque chose comme douze kilomètres – pour revenir au bout de plusieurs heures, brandissant triomphalement notre ukulélé.

Nous n’étions pas pour autant sortis de l’auberge. En effet, ni lui ni moi ne savions accorder l’instrument – une véritable catastrophe, après tant d’efforts. Une nouvelle perquisition nous permit de récupérer encore 10 cents. Nous en empruntâmes encore 4 à un voisin, puis, nous téléphonâmes au drugstore pour commander deux ice-creams grand format. Clyde alla se poster sur les marches du perron pour guetter l’arrivée du garçon livreur, un jeune Noir.

– Dis donc, Ike, tu saurais accorder un ukulélé ?

Ike savait, bien sûr. Quand il eut accordé les cordes, Clyde lui demanda de s’asseoir sur les marches et de nous jouer *Saint-Louis Blues*, encore et encore, jusqu’à ce que le propriétaire du drugstore eût téléphoné pour demander ce que nous avions fait de son garçon de courses. Pendant des semaines, Clyde et moi-même pouvions nous en donner à cœur joie : nous passions des heures à chanter en nous accompagnant fièrement à l’ukulélé. Chaque fois que l’instrument était désaccordé, nous nous faisons livrer deux ice-creams, et le petit Ike l’accordait de nouveau.

C’était alors le printemps, et Clyde commençait à s’intéresser aux filles. Du coup, il soignait sa tenue, se rasait chaque matin (pourtant, il détestait ça), se faisait régulièrement couper les cheveux et se nettoyait les ongles. Jusqu’à sa mort, il devait conserver ses habitudes de propreté. Il était presque toujours tiré à quatre épingles, même après avoir passé plusieurs jours sur les routes, à fuir les policiers lancés à ses trousses.

Par une belle journée de mai, il rentra de son travail, vers midi, le poignet bandé. Comme je lui en demandai la raison, il m'expliqua longuement, avec une patience surprenante, qu'il s'était foulé le poignet. Dix minutes plus tard, je le trouvai dans sa chambre, en train de nouer sa cravate devant la glace. Il se servait normalement des deux mains, tout en sifflotant.

– Écoute-moi bien, Clyde, fis-je, sévère. J'aimerais que tu cesses de mentir. Tu n'as absolument rien au poignet, c'est bien ça ?

Il me sourit dans la glace, de ce sourire de gamin qu'il savait irrésistible, il me fit même un clin d'œil malicieux.

– C'est vrai, avoua-t-il. Je n'ai rien. Seulement, il fait trop beau pour rester dedans, à bosser. Tu me comprends, non ?

Gaiement, il me prit dans ses bras, puis termina son nœud de cravate.

Je lui fis des reproches, mais sans trop de conviction, car je le comprenais fort bien. Je savais à quel point Clyde aimait s'amuser, je savais surtout combien les occasions de s'amuser lui avaient manqué, ces derniers temps. Dans mon indulgence, j'allai jusqu'à refaire son nœud de cravate. Puis, il sauta dans sa vieille chignole, fit pétarader le moteur et fonça dans la rue baignée de soleil.

Ce fut à la fin de cette journée qu'il eut ses premiers démêlés (oh, bien légers encore) avec la police. Il rentra assez tard, et j'entendis la voiture approcher rapidement, tourner sans ralentir dans l'allée du garage pour s'arrêter dans un horrible grincement de freins. Quelques secondes plus tard, Clyde surgit sur le seuil de la cuisine, visiblement nerveux, les joues écarlates.

– Écoute, sœurette, chuchota-t-il, si quelqu'un vient te demander qui a conduit la bagnole ce soir, tu ne réponds pas, hein ?

À vrai dire, je n'étais pas très inquiète. Je ne pouvais deviner que cet incident était le point de départ de la longue route qui allait mener mon frère à la mort.

– Qu'est-ce que tu as encore fabriqué ? demandai-je en riant.

Il se mit à rire, lui aussi, et son visage reprit un teint plus normal.

– Eh bien, voilà : je roulais un peu vite, tu sais que j'aime ça – c'est quand même plus amusant, tu comprends. Y a eu un flic qui m'a sifflé, alors, j'ai écrasé le champignon, et je me suis sauvé.

Je ne riais plus du tout.

– Tu aurais mieux fait de t'arrêter, grondai-je. Tu t'en serais tiré avec une engueulade, voyons. Du moment que tu as filé, tu risques d'avoir des ennuis.

Son expression se fit morose, presque hargneuse.

– Je déteste les coups de gueule, marmonna-t-il. Tellement plus facile de disparaître.

Aujourd'hui, je sais que tout a commencé ce soir-là. Clyde avait horreur des discussions et des querelles. Se sauver était évidemment plus commode que de s'arrêter, de s'expliquer, d'encaisser passivement les remarques désobligeantes. À telle enseigne que Clyde devait passer le reste de sa vie à se sauver. Plus tard, devenu un criminel, il appliquait une autre version du procédé : lorsqu'il se voyait acculé, donc dans l'impossibilité de s'enfuir, il enlevait les policiers ou, encore, se frayait un chemin mitraillette au poing. Je ne pouvais évidemment prévoir la suite des événements, à ce moment-là, et d'ailleurs, même si j'avais eu un tel pressentiment, je ne pense pas que j'aurais réussi à le

transformer. Il était comme cela et personne n'aurait pu le changer, sauf peut-être lui-même. Pourtant, le temps allait venir où, à cause de Bonnie Parker, il eût voulu changer, – trop tard, hélas, beaucoup trop tard.

Bien entendu, je promis de ne rien dire, au cas où les flics viendraient me poser des questions. Promesse que je devais tenir jusqu'au bout : tant que mon frère était de ce monde, je m'imposais le mutisme le plus total.

En fait, aucun policier ne se présenta, ce soir-là. Les *cops* ne devaient venir que beaucoup plus tard, au moment où Clyde vivait son premier amour. Alors, en les voyant arriver, il détala de nouveau.

Cet amour commença en automne 1925, le jour où Clyde fit la connaissance d'une certaine Anne B., élève au collège de Forest Avenue, à Dallas. Il faut dire que Clyde avait énormément de charme, qu'il possédait au plus haut degré le don de plaire à tout le monde. Bien qu'il n'eût pratiquement aucune instruction, les gens les plus cultivés le traitaient en ami, les filles les plus délicieuses s'amourachaient de lui.

Il en fut ainsi pour ses trois grandes amours : d'abord Anne B. qui obtint son diplôme de fin d'études pendant qu'elle fréquentait Clyde au mépris de la volonté formelle de sa mère ; puis, Gladys qu'il épousa, et qui vécut avec lui, toujours à Dallas, pendant près d'une année ; et finalement Bonnie Parker qui fut l'élève la plus brillante de son collège. Ces trois jeunes filles avaient reçu une éducation nettement au-dessus de la moyenne, elles avaient grandi dans un milieu aisé, cultivé et même raffiné, on leur avait inculqué, dès leur naissance, des principes plutôt rigides et le sens des conventions. Or, toutes les trois aimèrent Clyde d'un amour sincère, bravant l'opposition des parents, l'opinion publique et même, sans doute, leur propre jugement.

Ce qui définit assez bien le genre de garçon qu'était Clyde, ce qui explique l'indulgence dont il avait profité malgré ses nombreuses « bêtises ». Même quand ces bêtises devenaient des délits et, finalement, des crimes, que le charmant garçon se transformait en bandit, en assassin, les membres de sa famille continuaient à l'aimer, à le soutenir, alors que chaque jour les récits publiés dans la presse ajoutaient à leur épouvante.

Autre fait à peine croyable, surtout à la lumière de la carrière ultérieure de Clyde, il ne fut jamais renvoyé, il aimait travailler – sur ce point, les archives du tribunal pour enfants sont formelles – et tous ses patrons le trouvaient sympathique. Mieux encore, les commerçants acceptaient sans hésitation de lui faire crédit, si bien qu'il pouvait acheter tout ce qu'il voulait : on savait qu'il réglait ses factures. Il offrit ainsi à Anne B. une montre-bracelet qu'elle a toujours, plusieurs valises en cuir, une bague ornée d'un onyx, une bague de fiançailles avec un diamant et une alliance. C'est moi qui porte maintenant la bague de fiançailles.

Quand il fit la connaissance d'Anne, il travaillait encore chez Proctor & Gamble. Le frère d'Anne avait rencontré Clyde et s'était si bien entiché de lui qu'il l'avait aussitôt invité à la maison et présenté à sa sœur. Pour Clyde, ce fut le coup de foudre, d'autant plus irrésistible qu'il venait tout juste d'avoir seize ans. Des heures durant, il me vantait la beauté et les mille qualités de la jeune fille, et je dois admettre qu'il n'exagérait nullement.

Il devait la fréquenter, comme nous disions, tout au long de l'hiver. Ayant troqué son emploi contre un travail mieux rémunéré dans une petite usine de voitures, il comptait épouser Anne dès que celle-ci aurait terminé ses études. Auquel cas les parents de la jeune fille ne voyaient plus

aucune objection ; en effet, Clyde n'avait pas encore eu affaire à la police, sauf pour des peccadilles, des gamineries plutôt, que tout le monde ignorait.

Assez curieusement, la plupart des récits publiés dans la presse, quelques années plus tard, devaient le décrire comme étant petit et chétif, le menton en galoche et le regard fuyant. En réalité, les photos que je possède encore de lui montrent un beau garçon, plutôt bien bâti. À l'époque, il avait beaucoup d'amis, garçons autant que filles, ce qui montre bien qu'il n'avait rien d'un coureur. En somme, Clyde était un jeune homme comme tant d'autres, certainement plus beau et plus dynamique que la plupart de ses camarades, et qui plaisait à tout le monde. Même les parents d'Anne le trouvaient sympathique, bien que l'idée du mariage ne les enchantât guère : ils estimaient qu'Anne et Clyde étaient encore bien jeunes. Mais Clyde n'avait nullement l'intention d'attendre deux ou trois ans, et pour montrer qu'il n'entendait pas patienter, il fit l'acquisition d'une alliance.

Ce fut seulement au printemps 1926 qu'il eut ses premiers démêlés sérieux avec la police, justement à cause d'Anne. Un jour, les amoureux eurent une dispute au cours de laquelle Clyde s'oublia au point de dire des choses horribles. Furieuse, Anne le quitta et, une heure plus tard, partit pour San Augustine, chez une tante. Clyde fut abasourdi. Or, comme je l'ai déjà mentionné, c'était un garçon coléreux qui s'emportait facilement. De plus, il voulait toujours commander, surtout les personnes auxquelles il tenait le plus. Cette fois, il était tombé sur un bec : Anne n'admettait pas d'être commandée.

Navré, désolé, il se demanda comment se faire pardonner. De toute évidence, il ne pouvait y parvenir qu'en se rendant lui aussi à San Augustine, et cela sans tarder.

Comme son vieux cabriolet avait rendu l'âme depuis belle lurette – il avait vendu la carcasse à la ferraille – il décida de louer une voiture pour aller là-bas et ramener la jeune fille. Il s'adressa à une agence de location et prit une voiture, mais pour l'après-midi seulement, alors que, logiquement, il aurait dû la louer pour vingt-quatre heures. C'était sûrement pour des raisons financières : s'il avait expliqué qu'il voulait une voiture pour se rendre à San Augustine, l'agence aurait certainement exigé un dépôt assez considérable, et il ne devait pas avoir assez d'argent. Puis, comme il craignait que la jeune fille ne lui claquât la porte au nez, il eût l'idée d'emmener la mère d'Anne. Il se rendit donc à la maison des parents et demanda à Mrs B. si elle n'avait pas envie d'aller voir sa sœur, à San Augustine. Justement, Mrs B. en avait très envie. Bien entendu, elle ignorait que la location de la voiture se terminait le soir même. Si elle l'avait su, elle aurait certainement refusé de venir.

À San Augustine, Anne et Clyde se réconcilièrent immédiatement. De nouveau, la vie était belle : Clyde adorait Anne, Anne adorait Clyde, et ils ne se séparaient plus jamais. Nageant en pleine euphorie, Clyde oublia complètement qu'il devait se dépêcher de ramener la voiture à Dallas. Au lieu de reprendre immédiatement la route, il resta deux jours, le temps que mirent Mrs B. et sa sœur à échanger potins et recettes de cuisine.

À Dallas, l'agence de location, ne voyant pas revenir la voiture, commençait à s'inquiéter. Un employé téléphona d'abord à l'usine où Clyde travaillait, puis, chez nous. Je pus seulement lui dire que mon frère s'était rendu chez les B. L'employé appela Mr B. qui répondit que sa femme et le jeune Clyde Barrow étaient partis pour San Augustine. Le reste fut facile. L'agence alerta le commissariat de San Augustine et, l'après-midi du second jour, les policiers se

présentèrent à la ferme de la tante pour s'enquérir de la voiture et du conducteur.

Clyde commit alors une erreur stupide. S'il avait expliqué honnêtement ce qui lui était arrivé, s'il s'était engagé à compléter la location de la voiture, l'histoire se serait certainement arrangée. Tout le monde a de la sympathie pour les jeunes amoureux, et Clyde avait à peine dix-sept ans. Malheureusement, il détestait les discussions et, pour les éviter, il préférait se sauver. C'est ce qu'il fit en voyant arriver les policiers. Il se mit à courir, s'enfonçant dans un champ de maïs, et comme les agents crièrent « Halte ! » il courut plus vite. Deux balles lâchées sur la silhouette zigzaguant entre les hautes tiges n'eurent aucun résultat. Loin de ralentir, il continuait à courir, jusqu'à ce qu'à l'autre extrémité du champ il atteignît un petit bois. Il s'y cacha, puis, la nuit tombée, il regagna prudemment la ferme. Anne obtint de sa tante l'autorisation de prendre la voiture familiale afin de conduire Clyde à la gare de Broadus où il allait prendre le train pour Dallas. Assez naturellement, la tante et la mère de la jeune fille lui faisaient plutôt grise mine : soulagées de le voir partir, elles se gardèrent bien de l'inviter à revenir. Seule Anne se montra compréhensive et affectueuse. À Broadus, en prenant congé de lui, elle ne put retenir ses larmes. Puis, elle rentra pour affronter sa mère. Mrs B. avait beaucoup à dire sur le compte de Clyde Barrow, et elle le dit d'un ton extrêmement catégorique. Tout en bouclant sa valise, elle déclara qu'en ce qui concernait sa fille les fiançailles étaient rompues, et qu'il lui paraissait inutile de revenir là-dessus.

Pendant ce temps, Clyde, dans l'attente de son train, se morfondait à la gare de Broadus. Manifestement, son attitude, vis-à-vis de sa future belle-mère, n'avait pas été celle d'un gentleman : après l'avoir conduite à San

Augustine, il l'abandonnait, l'obligeant ainsi de rentrer par le train. Affront qu'elle ne lui pardonnerait jamais, d'autant qu'elle devait déjà avoir de bonnes raisons de lui en vouloir. Le moins qu'il pouvait faire, c'était de se procurer une autre voiture – n'importe laquelle, et par n'importe quel moyen –, puis, retourner chez la tante afin de ramener Anne et sa mère à Dallas. Quittant la gare, il se mit en quête d'un véhicule à « emprunter » – le terme dont il devait se servir pour me raconter l'histoire. Il en trouva une, s'installa au volant et reprit la route de San Augustine. Mais Mrs B. et sa fille étaient déjà parties.

Mécontent, abattu, Clyde revint à Dallas, à bord de la voiture volée. Il pensait la laisser quelque part dans le centre, pour que la police pût la retrouver et la rendre à son propriétaire. Il n'avait encore parcouru qu'une faible distance quand une voiture arrivant en sens inverse ralentit brusquement et s'arrêta. Pris de panique, Clyde freina à mort, coupa le moteur, sauta dans le fossé et s'enfuit. Au bout d'une centaine de mètres, il se retourna pour constater qu'il s'était affolé pour rien : les occupants de l'autre voiture n'étaient pas des policiers lancés à sa recherche, mais simplement quelques Noirs éméchés ; toutefois, la frayeur avait été trop intense pour ses nerfs. Incapable de reprendre le volant, il gagna une route voisine et rentra en auto-stop. À Dallas, il alla coucher chez notre mère. Il n'avait pas le courage de m'affronter, sachant fort bien que je lui aurais arraché la vérité, et qu'il aurait eu droit à un savon soigné.

Fait curieux, on ne devait jamais le soupçonner d'avoir volé cette voiture, à Broadus. Quant à la question de la location, les policiers acceptèrent de fermer les yeux : ils n'allaient pas inculper un gosse qui, jusqu'alors, n'avait jamais eu maille à partir avec la loi. Pour ma part, tout en

étant furieuse, je ne pouvais guère lui refuser ma sympathie. À mon sens, c'était une gaminerie que n'importe quel garçon peut commettre quand il est amoureux. Si bien que je n'en compris nullement la signification profonde ; je ne lui fis même pas les reproches qu'il aurait mérités. À vrai dire, l'histoire me paraissait plutôt drôle – du début jusqu'à la fin de l'aventure, Clyde avait eu un raisonnement et un comportement bien de son âge.

De même, je ne pris pas tellement au sérieux l'événement qui devait se produire juste avant Noël. Ce fut Buck, le frère aîné de Clyde, qui prit tout sur lui, ce fut donc également Buck que j'attrapai, ce jour-là. Comme toujours, nous étions à court d'argent, et Buck aurait voulu avoir quelques dollars pour s'amuser pendant les fêtes. D'ailleurs, je ne devais jamais savoir si, oui ou non, Clyde était dans le coup. Quand les policiers les interceptèrent, Buck avait entassé vingt ou trente dindes sur la banquette arrière de la voiture, et Clyde se trouvait avec lui. On les arrêta pour les emmener au commissariat. Devant le juge, Buck déclara qu'il était seul coupable, et écopa d'une semaine de prison. Quant à Clyde, il fut relâché.

À première vue, j'aurais pu me féliciter de cette issue. En y réfléchissant de plus près, je me rendis compte que la situation n'avait rien de drôle. En effet, c'était la deuxième fois que Clyde avait affaire à la police ; quant à Buck, déjà inculpé à plusieurs reprises de toutes sortes de menus larcins, il était classé, désormais. Les agents commençaient à estimer que les frères Barrow « travaillaient » forcément ensemble, et chaque fois qu'ils venaient chercher Buck, ils emmenaient Clyde par la même occasion, bien que, régulièrement, ils fussent obligés de le remettre en liberté. Si bien que Clyde se mit à détester la police, à être écœuré par ses méthodes. Il m'en parlait souvent : à son sens, le

fait que Buck continuait à voler ne signifiait pas que lui fût également un voleur ; malheureusement, les flics n'étaient pas assez futés pour comprendre.

Clyde travaillait toujours, à ce moment-là, mais comme il avait bonne opinion de lui-même, il se montrait plutôt difficile dans le choix de ses emplois. Ce qui, je pense, n'est pas un défaut, à condition de se montrer vraiment à la hauteur des tâches qu'on accepte. À l'époque, il semblait s'appliquer à justifier cette assurance. En novembre de cette même année, étant sans emploi depuis quelques semaines, il finit par travailler au Palace Theatre, une salle de cinéma, comme « ouvrier ». Quand il découvrit que le salaire était de 12 dollars par semaine – une misère –, il plaqua tout et, furieux, rentra à la maison. « Douze malheureux dollars, pour une semaine de boulot ! Ils peuvent se les mettre quelque part ! »

Après Noël, il trouva une place à la Compagnie des glaces et miroirs. Au cours des deux années qu'il passa dans cette entreprise, il allait notamment collaborer à la fabrication de nombreux vitraux destinés à plusieurs églises de Dallas. Il fabriquait également de beaux miroirs dont il offrit deux ou trois à Anne, gravés au nom de la jeune fille. Cependant, leurs rendez-vous s'espaçaient de plus en plus. De toute manière, ils ne pouvaient se voir qu'en secret : les parents d'Anne ne voulaient à aucun prix entendre parler de ce Mr Barrow, bien trop connu au commissariat central pour faire un gendre convenable.

Finalement, leur amour mourut de sa belle mort. Clyde se consola vite. Lors d'un bref séjour à Wichita Falls, il tomba amoureux d'une très jolie fille du nom de Gladys. Quelques semaines après avoir fait la connaissance d'Anne, il s'était fait tatouer son nom sur le bras droit. Maintenant, il se fit tatouer le nom de Gladys sur le bras gauche. Il ne

restait plus de place pour le nom de Bonnie quand, finalement, il la rencontra, mais cela n'avait aucune importance : le nom de Bonnie était gravé dans son cœur.

Clyde rentra de Wichita Falls avec Gladys pour m'annoncer qu'ils allaient se marier. À mon sens, une décision singulièrement précipitée – après tout, ils se connaissaient à peine –, mais il m'assura que Gladys avait toutes les qualités possibles et imaginables, et je le crus. Ayant trouvé un logement meublé dans Liberty Street, il y installa ce qui était son premier vrai foyer et me déclara que j'y serais toujours la bienvenue.

Je dois reconnaître que Gladys était mignonne, toute menue et très sympathique. Pourtant, j'éprouvais un malaise : quand il s'agissait de Clyde, mon intuition devenait parfois infaillible. Très vite, je me rendais compte que tout n'allait pas pour le mieux, dans le ménage. Gladys avait des désirs que le salaire de Clyde ne permettait pas de satisfaire : toujours et encore des robes, une montre, de l'argent de poche – « il faut bien s'amuser » –, et bien entendu une voiture. Et comme elle ne pouvait avoir tout cela à la fois, elle devenait extrêmement désagréable. À telle enseigne que Clyde commençait à se sentir harassé, à détester son travail et jusqu'à l'existence qu'il menait.

Ce fut à peu près à ce moment-là que mon mari et moi décidâmes de nous séparer. Je quittai notre appartement et, cédant aux instances pressantes de Clyde, m'installai chez les jeunes mariés. Bientôt, je devais m'en mordre les doigts. Ils se disputaient fréquemment, s'abreuvant mutuellement de reproches et de paroles amères. Gladys, non contente de faire à Clyde des scènes au sujet de l'argent qu'il ne pouvait lui donner, lui reprochait dix fois par jour le tatouage qu'il portait sur le bras droit – c'est-à-dire le nom d'Anne. Follement jalouse de celle qui l'avait précédée dans

le cœur de Clyde, elle s'ingéniait à la dénigrer, quoiqu'elle ne l'eût même pas connue. Bien entendu, Clyde ripostait, et c'était alors une nouvelle scène, toujours aussi violente, aussi déplaisante. Même quand il parvenait à lui clore le bec en ce qui concernait Anne, la bagarre continuait – au sujet de la voiture, de l'argent de poche, de n'importe quoi.

Un jour, Clyde se rendit à Oklahoma et vola une voiture. Rentré à Dallas, il conduisit son « acquisition » dans un garage, sur la route à péage à la sortie ouest de la ville. Puis, il vint me voir pour m'annoncer qu'il serait là-bas, à ce garage, toute la journée, et que ma visite lui ferait plaisir. À ce moment-là, nous préférons déjà nous rencontrer en dehors de la présence de Gladys. Vers midi, je montai dans ma vieille Buick et filai jusqu'à la sortie ouest. En arrivant au garage, je trouvai Clyde en train de limer le numéro du moteur – occupation inattendue qui me semblait louche. Je lui demandai carrément à qui appartenait la voiture, et où il l'avait « trouvée ». Avec un grand sourire qui lui creusait deux irrésistibles fossettes au menton, il affirma qu'elle lui avait été prêtée par un ami, et qu'il voulait simplement la réviser.

– Drôle de révision, dis-je, catégorique. Cette voiture, tu l'as volée, mon petit Clyde. Avoue-le.

Éclatant d'un grand rire, il déclara que « tout cela était sans importance ». Puis, il versa un bidon de liquide détersif sur le capot afin d'enlever la peinture. À présent, je n'avais plus de doutes : c'était bel et bien une voiture volée. Nous eûmes une scène épouvantable. Hors de lui, il m'accusa d'être soupçonneuse et déloyale, d'avoir l'esprit mal tourné, d'être toujours prête à l'accuser. Visiblement, il était fou de rage. Sans même répondre, je tournai les talons. Rentrée à la maison, je fis mes valises et allai m'installer chez ma mère.

Quelques semaines plus tard, Gladys quitta Clyde et retourna à Wichita Falls. Était-ce parce qu'elle avait découvert la vérité au sujet de la voiture, ou plus simplement parce qu'elle n'en pouvait plus de voir le nom d'Anne tatoué sur le bras de Clyde ? Je n'en sais rien. En revanche, j'appris qu'ils n'étaient pas vraiment mariés. Dès le départ de Gladys, Clyde revendit la voiture volée, sans la moindre difficulté, la police n'ayant jamais eu l'idée de lui imputer ce vol.

Comme il n'allait sûrement pas rester dans ce logement, je m'attendais à ce qu'il revînt habiter avec moi. Malheureusement, il préféra s'installer chez un copain, un certain Frank Clause. Si j'avais eu des dons divinatoires, j'aurais fait l'impossible pour l'en empêcher, j'aurais tué mon frère plutôt que le laisser tomber sous la coupe de cet individu. Muni d'un beau petit casier judiciaire, Clause était une franche crapule. Bien entendu, je l'ignorais, à l'époque. Son physique agréable et ses manières avenantes semblaient plaider en sa faveur, si bien que, pendant un certain temps, je ne pouvais me douter de rien. Si j'avais su, à ce moment-là, qu'il allait être le mauvais génie de Clyde !

Je venais alors de trouver un emploi, et j'avais déménagé pour aller vivre avec une amie, dans le centre de la ville. Un soir, vers minuit, Frank Clause et Clyde vinrent sonner à notre porte. Je n'étais pas contente, car ils m'avaient tirée du lit. Stupéfaite, je les vis étaler, sur la table de la cuisine, tout un assortiment d'objets inattendus : quatre cartons d'ice-creams, une vingtaine de couteaux de poche, cinq ou six bouillottes et autres babioles de ce genre. Tout en plaisantant, ils ouvrirent le buffet et sortirent les bols pour servir la glace. Quelque peu effarée, je leur demandai où ils avaient trouvé tout ce fatras. Toujours hilare, Clyde me fit alors un récit hautement fantaisiste, le mensonge

le plus délirant que j'eusse jamais entendu. À l'entendre, il y avait eu un incendie, dans un drugstore du quartier d'Oak Cliff. Passant devant l'immeuble, ils avaient vu les gens lancer les marchandises dans la rue – pour les sauver des flammes –, et comme tout le monde s'était servi, ils en avaient fait autant.

Évidemment, je n'en crus pas un mot, et je le dis. Ce qui donna lieu, une fois de plus, à une violente querelle. Clyde partit en claquant la porte. J'étais mortellement inquiète, d'autant que, deux ou trois jours plus tôt, j'avais appris un fait troublant : à peine installé chez Frank Clause, Clyde avait quitté son travail. Manifestement, tout cela ne présageait rien de bon. Mais de là à penser que mon frère pût devenir un criminel, il y avait une marge que je me refusais à franchir.

Peu de temps après l'affaire du drugstore, Clyde, Buck, Frank Clause et un quatrième garçon récemment arrivé de Houston furent arrêtés : la police s'était étonnée de les voir rôder constamment autour du siège de la société des bois de construction Buell. Détenus à la prison municipale, ils furent interrogés par plusieurs inspecteurs qui les soupçonnaient de préparer un hold-up contre l'établissement.

Je ne me souviens plus comment ils s'en tirèrent. Probablement, quelqu'un versa la caution pour obtenir leur libération. Quoi qu'il en fût, je me rappelle qu'à peine sortis de prison tous les quatre arrivèrent chez ma mère ; ils devaient y rester toute la journée, et même la nuit. J'en suis sûre, car j'y étais quand ils sonnèrent à la porte, je m'y trouvais également le lendemain matin quand les flics vinrent les arrêter de nouveau.

Dès que les garçons entendirent les agents parler à ma mère, ils prirent la fuite. Le jeune homme de Houston se cacha sous la maison ; Buck, filant par la porte de derrière,

tomba et se foula la cheville. Quant à Clyde et à Frank, ils détalèrent déjà, à travers champs, mais en entendant siffler les balles que les policiers leur envoyaient, ils jugèrent plus prudent de revenir. Aujourd'hui encore, je revois Clyde se glisser dans la cuisine où se tenait ma mère : blême, défait, il sanglotait comme un gosse.

– Aide-moi, maman, pleurnichait-il. Dire que je viens tout juste de sortir du trou – crois-moi, c'est un endroit horrible –, je ne veux pas y retourner... je ne le supporterai pas.

Quant à moi, j'étais folle de rage, à telle enseigne que je dis aux flics tout ce que j'avais sur le cœur.

– Qu'est-ce que vous leur voulez encore ? hurlai-je. Ils n'ont rien pu faire depuis que vous les avez relâchés, puisqu'ils étaient ici tout le temps. Comment ces gamins pourraient-ils s'amender, du moment que vous les pourchassez continuellement ? Vous devriez avoir honte !

J'étais littéralement hors de moi, car les larmes de Clyde m'avaient émue. Après tout, il avait à peine dix-huit ans – un gamin qui pleurait, mon frère, mon petit frère. L'ordre public, la justice ? Ma foi, les notions que je pouvais en avoir devaient être quelque peu embrouillées, pour le moment.

Les policiers ne cherchèrent même pas à m'interrompre. Ils m'écoutaient patiemment, tout en échangeant des sourires narquois. Quand, enfin, je fus à bout de souffle, ils m'expliquèrent que certains renseignements obtenus la veille nécessitaient un nouvel interrogatoire des quatre garçons. Ainsi, ils aimeraient savoir comment Clyde s'était procuré le cabriolet jaune garé dans la cour. Je répondis que cette voiture était à moi, et n'avait rien à voir là-dedans. Nullement convaincus, ils annoncèrent qu'ils allaient quand même emmener la voiture au commissariat

central. Furieuse, je courus m'installer au volant. Si, vraiment, ils tenaient à emmener la voiture, déclarai-je, ce serait moi qui la conduirais, et personne d'autre. Pour une fois, j'étais tranquille : je savais que le cabriolet n'était pas hot (brûlant), comme on dit en argot. C'était Clyde qui l'avait acheté et payé, à une personne que je connaissais. Je n'allais pas permettre aux flics de l'en priver.

Nous voilà donc partis, moi au volant, débitant toujours récriminations et jurons, à côté de moi un policier qui faisait de son mieux pour rester impassible. Je brûlai deux feux rouges, histoire de le faire sortir de ses gonds, mais il ne broncha même pas. Le quatrième jeune homme n'était pas avec nous. Il se planquait toujours sous la maison, et les flics ne l'avaient pas découvert (ils devaient le rattraper par la suite). De toute manière, je m'en fichais : tout ce que je voyais, c'était qu'ils avaient arrêté Clyde. J'étais bien décidée de le faire libérer, par n'importe quel moyen, quitte à me retrouver moi-même en prison. Ce fut seulement plus tard que je me rendis compte à quel point mon attitude était stupide.

Au commissariat central, je n'avais pas encore décoléré. L'inspecteur principal me toisa d'un regard peu amène et, sans autre préambule, me demanda où j'avais acheté la voiture. Je lui donnai toutes les indications. Il voulut alors savoir si je permettais souvent à Clyde de s'en servir.

– Bien sûr, dis-je. Et après ?

– Oh, rien. Mais vous devriez enfin cesser de mentir pour essayer de le couvrir : votre frère nous a déjà dit que cette voiture est à lui. Maintenant, si vous tenez à connaître les raisons de notre curiosité, c'est très simple. Les perceurs de coffres-forts ont fait du zèle, ces derniers temps, dans la région, et chaque fois, on a vu ce cabriolet jaune dans le coin. C'est tout.

Comme je restais sceptique, ils insistèrent et, même, me fournirent certaines précisions. J'appris ainsi que Clyde s'attaquait aux coffres des magasins ou entreprises depuis plusieurs mois, très exactement depuis le début de son amitié avec Frank Clause. Je commençais à comprendre : Clause avait des idées très personnelles sur la bonne manière de faire fortune. Me voyant effondrée, les policiers me conseillèrent de rentrer à la maison et d'annoncer à ma mère, avec tous les ménagements possibles, que Clyde était incontestablement un criminel. Ce fut une journée bien triste.

Par quel miracle les trois garçons purent-ils s'en tirer encore une fois ? Je n'en sais rien. Peut-être les preuves réunies contre le trio n'étaient-elles pas suffisantes pour justifier leur inculpation. En tout cas, ils furent relâchés au bout de quelques jours. Des années plus tard, Anne, le premier amour de Clyde, devait me faire des confidences effarantes. Quelques semaines avant la rupture des fiançailles, Clyde lui avait confié qu'avec deux ou trois camarades il s'était lancé dans une nouvelle spécialité. La bande s'introduisait dans un bureau, enlevait le coffre-fort – à condition qu'il ne fût pas trop gros – et l'emportait, au cours de la nuit, dans un coin discret, à la campagne. Puis, les voleurs s'efforçaient, des heures durant, d'ouvrir le coffre, mais comme ils n'y connaissaient strictement rien, ils ne réussissaient jamais. Régulièrement, ils se voyaient obligés, au lever du jour, d'abandonner le coffre sur place, et tout aussi régulièrement, la police le retrouvait, plus ou moins égratigné mais toujours fermé. Heureusement pour Clyde, les flics ignoraient encore, à ce moment-là, qu'il était dans le coup.

Fait caractéristique, Clyde ne fut nullement assagi par cette arrestation. Sans doute sa frayeur fut-elle de courte

durée, car quelques semaines seulement après avoir été remis en liberté, il récidiva. Accompagné de Buck, d'un copain de celui-ci et d'un nommé Sidney Albert Moore, il se rendit à Henrietta pour voler une voiture. Puis, la bande fila jusqu'à Denton, attaqua un garage et, de nouveau, emporta le coffre-fort, dans l'espoir de l'éventrer quelque part, dans les environs. C'était Clyde qui tenait le volant ; or, déjà, il avait pris l'habitude de conduire vite et dangereusement. Quand, un peu plus loin, une patrouille de police tenta d'intercepter la voiture, il écrasa l'accélérateur, prit un virage sur les chapeaux de roue et heurta le trottoir avec tant de violence que l'essieu avant fut brisé net. Éjecté mais indemne, Clyde se releva et prit ses jambes à son cou.

Tout en courant, il entendit derrière lui un coup de feu et un cri de douleur. Comme il devait me le confier par la suite, il reconnut la voix de Buck, et il crut que les flics l'avaient tué. Après une nuit passée dans les venelles les plus sombres de Denton, il rentra à la maison, hagard, livide, complètement affolé. Les journaux nous apprirent que Buck n'était que légèrement blessé, et que la police recherchait un quatrième complice dont on ignorait l'identité. Bien entendu, Clyde continuait à se terrorer. Buck fut condamné à cinq années de réclusion, Sidney Moore à dix ans. L'affaire avait eu lieu en octobre 1929 ; Buck fut transféré au pénitencier d'État de Huntsville où il allait purger sa peine, le 14 janvier 1930. Une fois de plus, il avait tout pris sur lui, faisant l'impossible pour éviter à Clyde une inculpation de complicité.

Cependant, malgré ses efforts, il n'avait pas réussi à innocenter Clyde, dans le hold-up de Denton. Et cela pour la bonne raison que, déjà, Clyde avait bien des choses à se reprocher, choses que la police connaissait mais que sa famille ignorait complètement. Considéré comme suspect à

Dallas, il était également recherché à Sherman et à Waco. Si bien qu'au bout de quelques mois il allait se retrouver derrière les barreaux. Ce fut au cours de cette brève période de liberté qu'il rencontra Bonnie Parker. En apparence, la plus charmante des histoires d'amour : un joli garçon, gai, aimable, toujours prêt à rire et à s'amuser, une fille adorable qui, pendant deux ans – leurs dernières années –, allait l'aimer avec un dévouement et un esprit d'abnégation dont je m'émerveille encore aujourd'hui.

Bonnie était alors une fille ravissante, poupée plutôt que femme. Des cheveux blonds dont les mèches folles lui faisaient une tête de bébé, la peau la plus délicate qu'on pût imaginer, une petite bouche bien arquée qui semblait inviter au baiser, des yeux d'un bleu absolument extraordinaire. D'ailleurs, Clyde l'appelait toujours « mon bébé aux yeux bleus ». Lorsqu'elle parlait, deux fossettes lui creusaient les joues. Mais, surtout, elle était très petite, très menue : elle mesurait à peine 1 m 55, elle pesait tout au plus 45 kilos, et elle chaussait du 35. Elle était tellement heureuse de vivre qu'elle dansait plutôt qu'elle ne marchait ; douée d'un sens remarquable de la repartie, elle savait se moquer non seulement des autres, mais aussi d'elle-même. Travaillant consciencieusement, habitant sagement dans sa famille, refusant de traîner dehors, elle adorait et vénérât sa mère. Bref, Bonnie Parker m'apparaissait comme la belle-sœur idéale, la meilleure épouse que mon petit frère chéri eût pu choisir.

Bien sûr, elle ne tarderait pas à découvrir qu'il avait un casier judiciaire. Mais j'espérais qu'elle ne lui en tiendrait pas rigueur, qu'elle ferait l'impossible pour transformer le mauvais garçon en brave homme, qu'elle réussirait, et qu'elle resterait toujours à ses côtés.

Elle devait effectivement faire abstraction de son passé, avec cette compréhension totale et sans doute excessive dont seule une femme passionnément amoureuse est capable. Et Dieu sait qu'elle resta à ses côtés, littéralement jusqu'à la mort. En revanche, malgré tous ses efforts (les lettres qu'elle lui adressa en prouvent la sincérité), elle ne devait jamais réussir à le changer, à le détourner de la voie dans laquelle il s'était engagé. Au bout de deux ans, elle se rendit compte que, sur ce plan, elle avait complètement échoué. Manifestement, elle n'avait plus qu'une alternative : ou bien elle mènerait une vie paisible dans le respect de la loi et des convenances, mais en renonçant à la présence et à l'amour de Clyde ; ou bien elle le suivrait dans sa carrière criminelle qui, très vite, allait aboutir au meurtre. Finalement, elle choisit la seconde solution : vivre et mourir avec lui.

Aujourd'hui, mes souvenirs se sont suffisamment décan-tés pour me permettre de voir clair : sans aucun doute, le principal crime de Bonnie, celui qui fut à l'origine de tous les autres, ce fut de trop aimer Clyde Barrow.

MRS PARKER PRÉSENTE SA FILLE BONNIE

Il est bien plus difficile, je pense, pour une mère de parler de sa fille, que pour une sœur de tracer le portrait de son frère. En effet, leur optique ne saurait être la même. Nell Barrow se trouvait automatiquement sur un pied d'égalité avec Clyde : ils avaient grandi ensemble, et le frère savait qu'il pouvait confier à sa sœur même les secrets les plus graves. Alors qu'entre mère et fille il subsiste toujours un mur ; aussi compréhensive que soit la mère, la fille lui cachera forcément certaines choses. Pour cette raison, et malgré toute l'intimité entre Bonnie et moi, je laisserai le soin de relater certains épisodes à sa cousine Bess qui fut élevée avec elle.

Bonnie était mon second enfant. Elle vint au monde le 1^{er} octobre 1910, dans la petite ville de Rowena (Texas). Son frère Hubert – nous l'appelions Buster – était de deux ans son aîné, et sa petite sœur Billie naquit trois ans plus tard. Mon mari était maçon, nous habitions une maison « moyenne », avec le confort moyen. Nous appartenions à la communauté baptiste, et en dehors des réunions de

prière, soirées récréatives et dîners organisés par le pasteur, nos « activités mondaines » se réduisaient à peu de chose.

Buster était un garçon très calme, très posé. Quant à Billie, elle fut dès sa naissance gâtée et pourrie par toute la famille, notamment par sa grand-mère. Très tôt – en fait dès qu'elle put s'asseoir –, Bonnie faisait preuve d'une gaieté et d'un dynamisme extraordinaires. Avec ses boucles d'un blond presque blanc, ses yeux d'un bleu invraisemblable et sa bouche effrontée, aux lèvres très rouges, c'était un beau bébé. À partir du moment où elle fut capable de marcher seule, elle ne pensa qu'à faire des bêtises, si bien que tout le monde avait fort à faire pour la sortir des situations impossibles dans lesquelles elle se fourrait.

Parmi les premiers tours pendables, je me rappelle surtout celui qu'elle joua à son frère. Buster avait alors cinq ans, Bonnie en avait donc trois, et il l'emmena régulièrement à l'école du dimanche. Très fier de sa petite sœur, il la tenait toujours par la main, pendant toute la durée du trajet. Je les revois encore sur la route, lui marchant d'un bon pas, elle tricotant de ses petites jambes pour arriver à le suivre, avec ses boucles blondes qui brillaient au soleil. Ce dimanche-là, tout paraissait normal quand ils quittèrent la maison, mais à leur retour, je compris aussitôt qu'il y avait eu un drame : Buster était fou de rage. Avançant à grandes enjambées, sans même s'occuper de Bonnie qui trottinait gaiement sur ses talons, il annonça à la cantonade qu'il « en avait soupé des filles ». Quant à l'éducation religieuse de sa sœur, nous n'avions qu'à nous en occuper.

À force de l'interroger, nous apprîmes qu'à l'école on avait demandé à chaque gosse de monter sur l'estrade pour chanter un cantique. Quand ce fut le tour de Bonnie, elle gravit les marches, esquissa une pirouette

pour faire admirer sa robe bien amidonnée et, d'une voix perçante, entonna *C'est le voyou chéri du village*. Buster, mortifié, eût voulu se cacher dans un trou de souris, alors que Bonnie, elle, était enchantée de constater qu'elle avait fait sensation. En effet, sa performance avait provoqué une surprise considérable, alors que les pieux cantiques n'avaient suscité qu'une attention polie. D'où sa satisfaction.

Bonnie avait quatre ans quand le frère de mon mari vint passer quelques semaines à la maison. Découvrant l'esprit primesautier de sa nièce, il trouva amusant de lui apprendre toutes sortes de jurons, et à s'en servir contre son père. Or, mon mari qui pourtant corrigeait Buster à la moindre incartade riait aux éclats quand sa fille se mettait à débiter des horreurs, si bien qu'elle continuait de plus belle. C'était donc à moi d'utiliser la brosse à cheveux sur les rondeurs roses de Bonnie. Sans grand succès.

En 1914, mon mari mourut brusquement, et je me retrouvai seule, avec trois gosses à nourrir. Ma mère offrit de nous recueillir dans son appartement de Cement City, près de Dallas, et j'acceptai aussitôt. Assez vite, je trouvai un emploi à Dallas, ce qui allait évidemment m'obliger de confier les enfants toute la journée à ma mère. Ce fut à cette époque-là que Bonnie et Bess, la fille de ma sœur, devinrent une paire d'amies, formant une équipe qui devait nous donner tous les tracas possibles et imaginables. Bess, de trois années l'aînée de Bonnie, était plutôt petite pour son âge ; en revanche, elle avait une imagination diabolique. Comme Bonnie, de son côté, ne demandait qu'à manifester ses dons dans ce domaine, les deux familles n'avaient pratiquement plus un instant de tranquillité. Ma mère usait sa brosse à cheveux sur le dos de Bonnie, ma sœur ses pantoufles sur celui de Bess.

Cela dit, les deux gamines étaient à croquer, et nous les adorions, tout en ayant les bras endoloris à force de les fesser.

À six ans, Bonnie entra à l'école communale de Cement City, bien résolue à s'y faire une place. Dès le début, elle était de toutes les bagarres, n'hésitant jamais à s'attaquer aux garçons, même si son adversaire du moment en faisait deux comme elle. Lorsque l'affaire risquait de mal tourner, Bess arrivait à la rescousse, si bien qu'à elles deux ces petites chéries défrayaient la chronique scolaire. En revanche, Bonnie apprenait vite et bien, obtenant toujours des notes excellentes. Tout en n'étant jamais le chouchou des professeurs – aucun maître ne pouvait vraiment s'attacher à une enfant aussi terrible –, elle montrait une intelligence très vive, à telle enseigne que c'était toujours elle qu'on choisissait pour réciter un poème ou chanter une chanson. Dès qu'il s'agissait de présenter l'école sous son meilleur jour, on faisait appel à Bonnie.

Elle aimait tout ce qui pouvait lui permettre de se perfectionner dans l'art de la scène (si l'on peut appliquer ce terme quelque peu grandiloquent aux distractions scolaires). Une fois par semaine, une institutrice venue de Dallas faisait aux enfants ce que nous appelions alors un « cours d'élocution » – surtout afin d'améliorer leur diction –, et Bonnie plongea dans ce programme comme un canard dans l'eau. Très vite, elle devait en profiter à sa façon, en apprenant à imiter certaines personnes. Puis, elle faisait son numéro, en présence de ces malheureux qui ne l'appréciaient guère.

La professeure de diction, n'étant pas obligée de supporter Bonnie toute la journée, ne tarda pas à se prendre d'affection pour « cette gosse adorable ». Souvent, elle me demandait l'autorisation de l'emmener chez elle, à

Dallas, et de la garder jusqu'au lendemain. Après la mort de Bonnie, je devais revoir cette femme à l'établissement des pompes funèbres où le corps de ma fille venait d'être mis en bière. Nous évoquâmes l'enfance de Bonnie, et elle me raconta que la fillette avait fait la conquête de son grand-père. Dès qu'il la voyait arriver, le vieux monsieur s'empressait de rouler le tapis du salon, puis, à quatre pattes, il jouait et s'amusait avec elle pendant des heures, faisant le cheval, le bateau à vapeur, le singe ou encore le lion rugissant, selon les caprices de l'enfant.

Je me rappelle également que, toute petite, elle sabota la représentation à laquelle l'école conviait, le vendredi après-midi, les parents d'élèves. Le visage enduit de suie, coiffée d'une casquette qui cachait ses cheveux blonds, elle devait tenir ce jour-là le rôle d'une négrillonne, dans un sketch joué par une vingtaine de gosses. Or, juste avant le spectacle, elle eut une querelle avec un autre « acteur », un gamin de sa classe. Une fois en scène, ce garçon eut une idée géniale : afin de donner une bonne leçon à son ennemie, il se mit à lui arracher sa casquette. Ainsi, l'auditoire allait se rendre compte que la négrillonne était en réalité cette petite peste de Bonnie Parker, avec ses ridicules cheveux jaunes.

La casquette s'envola donc, et Bonnie, furieuse d'être humiliée devant les spectateurs, éclata en sanglots. Ce fut la catastrophe : les larmes diluaient la suie, traçant des sillons blancs sur ses joues et maculant sa robe. Devant ce résultat inespéré, le garçon se mit à ricaner. C'en fut trop pour Bonnie : folle de rage, elle se jeta sur lui. La salle trépignait. Brusquement, Bonnie se calma : puisque l'auditoire riait à perdre haleine, la situation n'était peut-être pas tellement désespérée. Les gens s'amusaient ? Eh bien, elle les amuserait encore davantage. Et de se lancer

dans une étourdissante série de cabrioles, galipettes et autres sauts périlleux, sous les applaudissements frénétiques du public.

LA COUSINE BESS SE SOUVIENT

Pour être sûre de bien m'amuser, rien ne valait la compagnie de Bonnie. Dès le jour de son arrivée chez grand-mère – elle avait alors quatre ans –, nous nous entendîmes comme larrons en foire. Tante Emma (Mrs Parker) travaillait, elle était donc absente toute la journée, et grand-mère devait s'occuper de la petite Billie, à l'époque un bébé et de loin sa préférée. Si bien que Bonnie et moi, nos devoirs terminés, pouvions nous en donner à cœur joie. Nous imaginions mille bêtises ; bien entendu, nous évitions autant que possible de mettre Billie dans le secret, car elle en aurait certainement parlé à grand-mère.

Par exemple, nous détestions les longues chemises de laine que nous devons porter sous la robe, pendant tout l'hiver. Nous les enlevions donc deux mois avant la date à laquelle nous étions censées le faire, et nous les cachions entre le matelas et l'édredon. Une ou deux fois, grand-mère les trouvait, mais dans l'ensemble notre petit stratagème réussissait. Nous détestions également les sachets d'herbes séchées que grand-mère nous obligeait à porter

autour du cou, et nous coupions chaque matin la ficelle, avec le couteau à pain. Billie nous suppliait continuellement de lui enlever le sien, mais nous refusions toujours : grand-mère aurait vite découvert qu'elle n'avait plus son sac, Billie lui aurait tout raconté, et nous aurions eu droit à la fessée.

Grand-père possédait une vieille grange, avec l'un de ces greniers très hauts que l'on construisait autrefois. Comme Bonnie et moi rêvions alors de faire carrière au cirque, nous grimpons volontiers dans la charpente pour faire du trapèze, à six ou sept mètres du sol. Nous risquions évidemment de nous tuer, mais l'idée d'une chute éventuelle ne nous effleurait même pas. Nous continuions à nous livrer à ce genre de sport jusqu'au jour où nous fûmes surprises par une tante qui habitait de l'autre côté de la route. On nous corrigea d'importance, et l'on nous interdit de remettre les pieds dans la grange.

D'où un problème apparemment insoluble : la grange se trouvait placée de telle sorte que nous ne pouvions franchir la porte sans que la tante nous aperçût. Or, nous savions qu'elle n'hésiterait pas de nous cafarder de nouveau. Par bonheur, Bonnie finit par découvrir un trou dans le mur, du côté opposé. Nous n'avions plus qu'à nous glisser par la brèche – elle était beaucoup trop étroite pour laisser passer un adulte – et traîner l'échelle sous la trappe du grenier. Ainsi, nous pouvions reprendre l'entraînement, en vue de nos futurs triomphes sous le chapiteau, sans avoir à redouter une autre fessée.

Parmi les nombreux plaisirs dont les adultes prétendaient nous priver, il y avait évidemment celui de faire du feu. Là encore, nous arrivions à nos fins. Pour commencer, nous construisîmes, avec quelques vieux sacs de toile, un wigwam (tente d'Indien) derrière la grange, à proximité

du potager. Dans cet abri qui nous dérobaux aux regards indiscrets, nous pouvions allumer un feu afin de faire cuire les pommes de terre ou autres victuailles subtilisées à la maison. Malheureusement, le ravitaillement devenait de plus en plus difficile. Grand-mère ne pouvait être partout à la fois, mais elle veillait jalousement sur le garde-manger, et dès qu'elle constatait le moindre larcin, elle nous soupçonnait. Ce fut moi qui trouvai finalement le moyen de tromper sa vigilance. À vrai dire, il suffisait d'y penser : quand grand-mère se tiendrait dans l'une des pièces de devant, on lui enverrait Billie qui lui demanderait quelque chose ; pendant qu'elle s'occuperait du bébé, nous nous glisserions dans la cuisine pour voler des pommes de terre.

Ce fut facile. Nous enfouîmes les patates dans la cendre chaude, et nous attendîmes, en nous pourléchant les babines. Soudain, grand-mère nous appela : elle nous demanda d'aller chercher je ne sais plus quoi à l'épicerie du village. Notre feu flambait plutôt bien, sous la tente, il eût fallu le surveiller, mais connaissant grand-mère, nous savions que nous avions intérêt à obéir. Nous voilà donc parties à l'épicerie, en courant. À notre retour, le feu était devenu brasier. Après avoir dévoré la tente, les flammes avaient atteint la clôture du potager. Grand-mère s'affairait avec un seau d'eau et un balai entouré d'un sac humide, ma mère, la tante et quelques voisins accouraient pour l'aider. L'alerte passée, on s'occupa de nous. Ce fut la raclée la plus mémorable de notre vie. Pendant une bonne semaine, nous évitâmes de nous asseoir, même pour manger.

Un peu plus tard, Bonnie et moi décidâmes de nous lancer dans la grande musique : nous serions cantatrices d'opéra. À la tombée de la nuit, nous grimpons sur le poulailler et, la tête levée vers la lune, poussions des sanglots déchirants... pour les tympanes des voisins.

Chaque soir, tout au long de l'été, nous nous livrions à ces exercices vocaux. Je me rappelle également qu'un jour, chargées d'apporter à grand-père son tabac à priser, nous en prélevâmes une bonne pincée. Au moment de goûter à cette nouvelle sensation, Bonnie prit peur. « Essaie d'abord, toi, pour voir ce que ça donne. » Le résultat fut des plus encourageants : j'éprouvais une véritable euphorie. Pourtant, Bonnie préféra s'abstenir. En revanche, elle oublia toute réserve le matin où nous découvrîmes, au grenier, le tonneau de vin nouveau que grand-père venait d'acheter. Enchantées, excitées, nous nous relayâmes pour boire à même la bonde. Brusquement, Bonnie s'écroula, les lèvres toutes bleues comme si elle avait mangé des mûres, et les yeux révoltés.

Notre puits fonctionnait au moyen d'une pompe à main qu'il fallait longuement amorcer. Je n'oublierai jamais la sueur froide qui me coulait dans le dos pendant que je pompais avec la force du désespoir – il me fallait de l'eau pour ranimer ma cousine. Je lui avais déjà versé deux seaux sur le visage quand la famille arriva à la rescousse. Bonnie était tellement mal en point que, pour une fois, on oublia de nous corriger. Grand-père se contenta d'enfermer le tonneau dans la cave.

Bonnie avait la phobie des armes à feu. Grand-père possédait un vieux pistolet, dans le genre tromblon, qu'il gardait sous son oreiller. Quand nous faisions les lits, c'était toujours à moi de retirer ce pétard antédiluvien pour le poser prudemment – en le tenant à bout de bras – sur la commode. Quand il arrivait à Bonnie de toucher l'arme – par inadvertance, en enlevant machinalement l'oreiller –, elle poussait des hurlements de frayeur. Des années plus tard, lorsqu'elle s'était sauvée avec Clyde, je devais encore me demander comment elle avait pu apprendre à manier

une mitraillette, à la charger pour lui, à s'en servir elle-même : à l'époque où nous étions des gosses, elle serait tombée raide morte simplement en voyant une telle arme.

À l'école, Bonnie était la vedette de sa classe. Elle raflait tous les prix, en rédaction, orthographe, récitation, etc. Elle était déjà au collège quand les quartiers de Cement City (celui où nous habitons) et de Bryan High arrivèrent en finale pour le prix d'orthographe. Bonnie, haute comme trois pommes et toujours bouclée comme une poupée, écrasa tous les concurrents et gagna la médaille de la ville de Dallas « dans un fauteuil ».

Elle était constamment entourée d'une véritable cour – rien que des amoureux transis qui la jugeaient beaucoup trop intelligente pour leur accorder quoi que ce fût. Ce qui n'empêchait nullement ces gamins de la couvrir de cadeaux, si bien qu'elle ne manquait jamais de barres de chocolat, de chewing-gums, de fruits plus ou moins abîmés. Pendant un certain temps, son préféré était un nommé Noël. Puis, un jour – elle devait avoir dix ans –, ce Noël lui joua je ne sais plus quel tour. Bonnie le suivit à la sortie de l'école, le rattrapa devant le drugstore et se jeta sur lui pour le malmener à coups de poing et de pied. Quand enfin une voisine parvint à les séparer, Bonnie, brandissant la moitié d'une lame de rasoir, menaçait Noël de lui trancher la gorge si jamais il s'avisait de la contrarier encore. Le malheureux garçon, blême de frayeur, tremblait comme une feuille.

Il y avait alors, dans la classe de Bonnie, deux sœurs qui, de notoriété publique, s'étaient spécialisées dans les vols de crayon. Or, tante Emma (la mère de Bonnie) ne pouvait se permettre la moindre dépense superflue, et elle déclarait volontiers qu'un crayon devait faire au moins quinze jours. Les deux sœurs subtilisèrent le crayon de Bonnie à

plusieurs reprises, et chaque fois elle reçut une fessée pour ne pas avoir mieux surveillé son plumier. Jusqu'au jour où elle en eut assez. Elle me confia que, la prochaine fois, elle réduirait les deux voleuses en bouillie.

Cette « prochaine fois » ne se fit guère attendre. Bonnie m'en avisa, et à nous deux nous attirâmes les sœurs dans une sablière pour leur flanquer la correction de leur vie. Le lendemain, elles nous guettèrent, en compagnie de leur grand frère, mais nous acceptâmes la bataille, malgré notre infériorité numérique et musculaire. Au bout de cinq minutes, le trio ennemi détala en criant au secours. Et les vols de crayons cessèrent comme par enchantement.

Tout cela ne reflète cependant qu'un aspect du tempérament de Bonnie. Elle avait beau faire preuve d'une combativité extraordinaire, être toujours prête à la bagarre, même pour les raisons les plus futiles, son agressivité ne l'empêchait pas d'être extrêmement tendre et compatissante. Pour la faire pleurer, il suffisait de commencer une histoire triste et sentimentale à souhait, puis de se mettre à sangloter. Régulièrement, au bout de cinq minutes, Bonnie versait toutes les larmes de son corps ; à ces moments-là, elle aurait donné n'importe quoi pour vous consoler. Elle vouait d'ailleurs un véritable culte à sa mère, et comme elle ne s'en cachait nullement, nous nous en moquions souvent, ce qui la mettait dans une rage folle. Parfois, elle allait jusqu'à nous frapper, avec le premier objet qui lui tombait sous la main, même bien après avoir dépassé l'âge de ces enfantillages.

Lorsque tante Emma partait à son travail, elle laissait la chambre en désordre : les vêtements s'éparpillaient partout, sur le lit, sur les chaises, par terre. Billie se gardait bien de les ramasser, mais Bonnie, elle, s'en chargeait. Elle prenait les pantoufles, les tapotait amoureusement avant de les

ranger dans le placard ; puis, elle suspendait la robe de chambre, en la caressant comme si tante Emma était encore dedans. Tout cela en murmurant des mots tendres, dans le langage bébé qu'elle employait encore, de temps à autre, vis-à-vis de sa mère.

Au cours de sa trop brève existence, Bonnie devait connaître rarement ces situations que l'on attribue généralement à l'ironie du sort. Toutefois, je me rappelle l'une d'entre elles. Elle avait sept ans, quand il y eut des élections municipales à Cement City. Plusieurs candidats eurent alors l'idée de s'assurer son concours pour leurs réunions publiques. Bonnie était tellement éveillée, tellement spirituelle et aussi tellement jolie que sa présence attirait toujours une assistance nombreuse. Quand on considère que, par la suite, certains de ces politiciens, élus en partie grâce à elle, contribuèrent à sa perte, on ne peut s'empêcher d'y trouver effectivement cette proverbiale « ironie du sort ». S'ils s'étaient souvenus de leur adorable auxiliaire, ils auraient peut-être refusé de se joindre à la meute qui réclamait sa peau.

Bien que Bonnie eût, dans son enfance, des amoureux à la pelle, elle n'accepta aucun rendez-vous avant l'âge de quinze ans. Elle commençait tout juste à sortir avec les garçons quand elle tomba amoureuse d'un certain Roy Thornton, un camarade de collègue. Un an plus tard, ils se marièrent. Très entière, elle ne savait aimer que de tout son cœur, et ce fut bien ainsi qu'elle aima Roy. Puis, ayant suffisamment souffert par la faute de Roy, elle décréta que tout était fini, et, là encore, c'était bel et bien fini. Elle ne faisait jamais les choses à moitié. Cependant, elle fut et resta d'une loyauté totale, même après avoir cessé d'aimer Roy, à telle enseigne qu'elle ne devait jamais demander le divorce.

À peu près au moment de son mariage, mon mari et moi quittâmes Dallas pour nous installer dans une autre ville. Quand je revis Bonnie, elle roulait déjà sur la mauvaise pente : elle avait rencontré Clyde Barrow, et leur amour était né.